

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Propager les saines notions de l'art musical / *Élever le niveau du goût. défendre les intérêts de l'art*

Paraissant le 10 de chaque Mois

VOL. I

MONTREAL, AOUT 1897.

No 11



L'ART MUSICAL

SOMMAIRE DU NUMERO D'AOUT

- DIFFICULTÉ DE LA CRITIQUE.
- A BAYREUTH.
- THÉODORE DUBOIS.
- NOTES ET INFORMATIONS.
- BRAHMS INTIME.
- DERNIER ESPOIR.
- GRANDES ORGUES.
- UNE AVENTURE DU CHEVALIER GLUCK.
- LES ORIGINES DU CONSERVATOIRE.
- LA GUILDHALL SCHOOL OF MUSIC.
- LES ENTHOUSIASTES DE L'ART.
- L'ORIGINE DU GOD SAVE THE QUEEN.
- INSTRUMENTS.
- PETIT COURS D'HARMONIE PRATIQUE.
- QUÉBEC.
- MONTRÉAL.
- LES ARTISTES CANADIENS EN EUROPE.
- CORRESPONDANCE D'AMÉRIQUE.
- CORRESPONDANCE D'EUROPE.
- LES DISPARUS.--NOTES COMMERCIALES.
- MONSIEUR MARTIN.
- LES BEAUTÉS DES MÉLODIES GRÉGORIENNES.

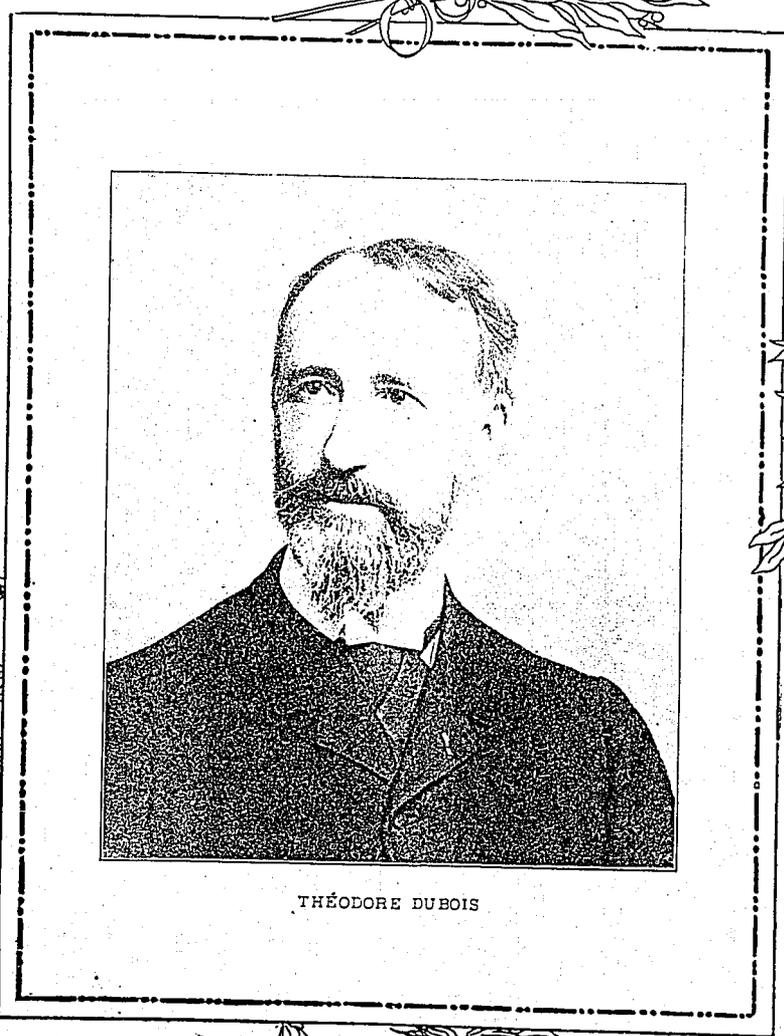
MUSIQUE

- Chanson Lorraine - PAUL WACHS
- Le Réveil du Rossignol - ANTONIN LOUIS
- Chanson de Mai

ABONNEMENTS

UN AN	VILLE	\$1-15
	CAMPAGNE	1.00
EN DEHORS DU CANADA		
ET DES ETATS-UNIS		1.25
LE NUMÉRO		15 CTS

ADRESSER LES ABONNEMENTS
BOITE POSTALE No 2181, MONTREAL
ou 1676 Rue Notre-Dame.



THÉODORE DUBOIS

L'ART MUSICAL

R. OCT. PELLETIER

ENSEIGNEMENT DU

PIANO, de l'ORGUE et du PLAIN-CHANT
23, RUE MANSFIELD, MONTREAL

ARTHUR LETONDAL
PIANISTE

Enseignement du piano, de l'harmonie, du
contre-point et de la fugue.
2441, rue Ste-Catherine, - - - Montréal

Melle MARGUERITE SYM

PROFESSEUR DE PIANO
6 AVENUE BUCKINGHAM
MONTREAL.

E. NUCKLE

PROFESSEUR : DE : PIANO
205½ RUE ST-HUBERT
MONTREAL.

MELLE M. POITEVIN

PROFESSEUR DE PIANO
No. 466, - - - AVENUE LAVAL
MONTREAL.

A. PERREAULT

PROFESSEUR : DE : PIANO
168½ RUE STE-CATHERINE
MONTREAL.

MISS LILIA SIMPSON

PROFESSEUR DE PIANO
477 RUE GUY
MONTREAL.

MELLE D. FRANCHERE

PROFESSEUR DE PIANO
376 RUE LAGAUCHETIERE
MONTREAL.

J. A. FOWLER

PROFESSEUR : DE : PIANO
(Organiste de St-Patrice)
No 4, PLACE PHILLIPS

MELLE C. MARIER

PROFESSEUR DE CHANT
63 ST-GABRIEL.

L. BRAUN

PROFESSEUR : DE : PIANO
(Organiste du Sacré-Coeur)
No. 289 RUE PLESSIS, - MONTREAL.

D. DUCHARME

ENSEIGNEMENT DU PIANO

No. 153 RUE BLEURY
MONTREAL.

J. D. DUSSAULT

Professeur d'Orgue et de Piano
ORGANISTE DE NOTRE-DAME
113A, rue St-Denis, - - - - - Montréal

A. CONTANT

PROFESSEUR DE
PIANO, D'ORGUE ET D'HARMONIE.
Au No 208 Rue St-Hubert.

A. TREMBLAY

PROFESSEUR : DE : PIANO
Organiste de la Cathédrale
RUE SUSSEX, - - - OTTAWA.

L. T. DESSANE

PROFESSEUR DE PIANO ET D'ORGUE
Un orgue à 2 claviers et pédalier
est à la disposition des élèves.....
128 RUE D'AIGUILLON, - QUÉBEC.

J. B. DENYS

PROFESSEUR : DE : PIANO
Organiste de Ste-Cunégonde
No. 792 RUE AMHERST, MONTREAL.

MELLE A. G. HENDERSON

PROFESSEUR DE PIANO
No. 46 RUE FORT
MONTREAL.

MADAME PARRATT

PROFESSEUR DE HARPE
16 RUE MACKAY
MONTREAL.

MELLE G. HUBERT

PROFESSEUR DE PIANO
183 RUE MANCHE.

MISS M. A. DONOVAN

PROFESSEUR DE PIANO
(Organiste de St Antoine)
No 423E RUE ST-ANTOINE, MONTREAL.

MISS ADA MOYLAN

PROFESSEUR DE CHANT
(Diplômée de l'Académie Royale de Musique de Londres)
No 36A CATHCART, MONTREAL.

ACHILLE FORTIER

PROFESSEUR
DE CHANT

No 1517B RUE ONTARIO.

MELLE LERICHE

PROFESSEUR de Chant (méthode Italienne), Piano
et Violon. Conditions de deux à cinq piastres par mois.
Classe de Chant pour dames, à raison d'une piastre
par mois.
No 286, RUE ST-DENIS

CHS. E. A. HOUDE

ENSEIGNEMENT DU PIANO, DE L'ORGUE ET DU SOLFÈGE.
Une attention particulière sera donnée
à la "Théorie de l'expression musicale."
No 398, rue Amherst

GUSTAVE GAGNON

PROFESSEUR DE PIANO
(Organiste de la Basilique)
No. 9 RUE HAMEL, - QUÉBEC.

JACQUES VANPOUCKE

Professeur de Clarinette
35r SANGUINET.

M. J. B. ROY

PROFESSEUR de VIOLON, PIANO et de SOLFÈGE
2034 RUE ST-JACQUES
SAINT-HENRI.

J. J. GOULET

PROFESSEUR DE
VIOLON, D'ACCOMPAGNEMENT ET DE SOLFÈGE
76 CATHCART.

MADAME E. L'AFRICAIN

PROFESSEUR DE CHANT
408 ST-HUBERT.

MELLE LEMIRE

PROFESSEUR : DE : PIANO
(Lauréat de l'Académie de Musique de Québec)
62, RUE ST-HUBERT, MONTREAL.

WM BOHRER

PROFESSEUR DE PIANO
28 MACKAY.

ALFRED CARRIER

PROFESSEUR DE PIANO
SAINTE-ANNE DE BEAUPRE.



Vol. I.

MONTRÉAL, AOUT 1897.

No 11.

COLLABORATEURS :

MM. R. OCT. PELLETIER	M. J. D. DUSSAULT
F. JEHIN-PRUME	M ^{LE} VICTORIA CARTIER
ARTHUR L'ETONDAL	MM. ED. MAC-MAHON
ACHILLE FORTIER	DR. S. DUVAL
M. ERNEST GAGNON	

DIFFICULTÉ DE LA CRITIQUE

Ce qu'on va lire est un extrait du livre de A. Lavignac, la *Musique et les Musiciens* (Paris, librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot), ouvrage que nous voudrions voir entre les mains de tous ceux qui s'intéressent à la musique.

Disons, à ce sujet (auditions musicales), qu'on est généralement porté à former trop hâtivement un jugement sur une grande production musicale. Je ne pense pas qu'il existe un seul musicien capable d'apprécier d'une manière définitive, dès la première audition, la valeur exacte d'une œuvre dont la gestation a pu demander des mois et des années.

Les critiques qui écrivent dans les journaux, sont forcés par les exigences du public d'accomplir à tout instant ce tour de force présomptueux. Celui qui demanderait quarante-huit heures pour la réflexion, ou une deuxième audition, serait taxé d'incapable, et en tout cas manquerait d'actualité. Aussi est-il curieux d'observer combien de fois il leur arrive, selon le tempérament de chacun d'eux, d'avoir, soit à revenir sur un jugement trop précipité, pour le modifier de fond en comble, soit à s'entêter dans une appréciation fautive, par amour-propre, pour ne pas paraître se déjuger.

A l'apparition de *Faust*, un très célèbre critique d'alors avait déclaré qu'il n'en resterait que la valse et le chœur des soldats; plus tard, un autre non moins autorisé n'acceptait dans *Tannhäuser* que la marche (parce qu'il la connaissait déjà) et la *Romance de l'Etoile*. De telles erreurs se renouvellent tous les jours, parce qu'on veut juger trop vite; je laisse de côté les questions de parti pris, de coterie ou de mauvaise foi, qui n'ont rien à voir ici.

Avant de juger une œuvre, il est indispensable d'avoir

conscience qu'on l'a comprise dans son entier. Tant qu'il y a des parties obscures, on doit admettre qu'elles peuvent receler des beautés accessibles à un esprit autrement tourné que le nôtre. On peut dire d'une chose qu'elle est louable, mal en rapport avec la situation ou le caractère d'un personnage, mal harmonisée, mal orchestrée, etc., parce que cette appréciation prouve qu'on a compris cette chose, ou du moins qu'on pense l'avoir comprise. Mais il est faux de dire: "Tel morceau est mauvais, car je n'y ai rien compris; on ne sait pas ce que cela veut dire, donc, cela ne vaut rien."

De plus, il n'est pas nécessaire, loin de là, qu'une chose soit comprise de tout le monde pour être belle.

J'entre dans une salle de conférences où j'entends un orateur faire en allemand un discours qui paraît passionner l'auditoire; j'écoute de toutes mes oreilles, mais cela ne me dit rien. Suis-je fondé pour cela à dire que tous ces enthousiastes se trompent, et que le discours n'est pas bon? Pas du tout, c'est simplement que j'ai le malheur de ne pas comprendre l'allemand.

Si, dans cette même salle, il se trouvait, par une circonstance éminemment regrettable pour le conférencier, que tous les assistants fussent dans mon cas, ignorassent la langue, sauf un, celui-là seul serait juge et aurait seul qualité pour prononcer que le discours est bon ou mauvais.

Il en est de même en musique; celui-là seul qui est familiarisé avec un idiôme musical déterminé peut se permettre d'affirmer si une œuvre conçue dans cette manière, ce style, a une valeur réelle ou n'en a pas; en dehors de cette condition, il ne peut dire qu'une chose, c'est si elle lui plaît ou non, ce qui est fort différent.

Auber et Félicien David ne comprenaient pas Wagner et Berlioz, qui d'ailleurs ne se comprenaient pas entre eux; chacun parlait un idiôme distinct.

Une objection très naturelle se présente ici. La musique, dira-t-on, s'adresse, en fin de compte, au public; et si le public ne peut rien y comprendre...?

D'accord, mais les manifestations d'art élevé s'adressent au public éclairé, à celui qui a acquis par une certaine somme d'étude l'intelligence de cette littérature spéciale et peut seul en jouir pleinement. Pour les autres, il y a la musique facile, l'opérette et le café-concert.

L'ART MUSICAL

REVUE MENSUELLE CANADIENNE

-- BOITE POSTALE 2181 --

TELEPHONE 1080.

L. E. N. PRATTE PROPRIETAIRE
1076, rue Notre-Dame.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

UN AN (Campagne)	\$1.00
UN AN (Ville et distribution à domicile)	1.15
En dehors du Canada et des Etats-Unis	1.25
LE NUMERO	15 Cts

A BAYREUTH.

Qui n'a désiré faire un jour le pèlerinage de Bayreuth, entendre, en ce milieu unique au monde, sur cette scène modèle, la colossale tétralogie des *Nibelungen*, et surtout cet extraordinaire *Parsifal*, l'œuvre la plus mystique, la plus audacieusement religieuse qu'on ait jamais osé écrire? En attendant mieux, je vous invite à me suivre dans la jolie ville de Franconie, en compagnie de M. Lavignac, qui vient de publier à Paris, chez Delagrave, un intéressant ouvrage intitulé *Voyage artistique à Bayreuth*.

En vérité, nous avons là un guide sûr, qui connaît à fond les lieux, les œuvres et les hommes; qui saura, au besoin, nous donner d'utiles conseils sur la façon de voyager, le gîte à choisir, ne craignant pas d'indiquer le restaurant à bon marché, aussi bien que le plus élégant — *miscuit utile*.

Donc, nous voici à Bayreuth, au pied du théâtre, sur le point d'en franchir le seuil. Laissons ici la parole à l'auteur :

"Ce moment d'attente en plein air et en plein jour, car les représentations commencent à quatre heures, est tout à fait charmant. . . . La situation du théâtre habilement choisie par Wagner, dominant la riante campagne, avec la ville pour premier plan, les bois et les prés de cette verte Franconie comme horizon, est absolument séduisante.

"Pénétrons maintenant dans la salle, avec laquelle nous allons faire connaissance, pendant qu'elle est encore brillamment éclairée. . . . Avant l'ouverture du rideau, elle donne assez l'impression d'une ruche en activité : chacun s'y agite, plus ou moins excité, causant avec son voisin, échangeant ses impressions, racontant ses précédentes venues dans la cité musicale; puis on cherche, dans les rangs éloignés, les amis ou simplement les *figures de connaissance* qu'on sait être à la même série que soi.

"Pendant ce temps, la galerie réservée aux têtes couronnées, et qu'on appelle la loge des princes, se garnit. Voici les places de Mme Wagner qui se meublent à leur tour. Sa silhouette aristocratique se profile sur le fond de la loge : elle s'installe avec ses gracieuses filles sur le premier rang, et M. Siegfried Wagner, le vivant portrait de son père, vient les rejoindre.

"Cependant le dernier appel de la fanfare retentit au dehors; les rares retardataires entrent enfin. Tout à coup l'obscurité envahit la salle, le calme se fait. . . . L'œil ne distingue rien d'abord, puis il arrive à s'orienter dans la faible clarté produite par quelques lampes laissées en veilleuses, tout en haut, près du plafond.

"A partir de ce moment, on entendrait une mouche voler; chacun se recueille, et une bonne émotion vous fait battre le cœur. Alors, parmi les buées lumineuses et dorées qui sortent des profondeurs de l'*abîme mystique*, montent, chaudes, vibrantes et veloutées, les incomparables harmonies, inconnues ailleurs, qui, s'emparant de tout votre être, vous transportent dans le monde du rêve."

Et voyez ce joli tableau des entr'actes :

"Rien de plus délicieux et de plus reposant que ces entr'actes passés en pleine campagne, rien de plus gai non plus; on se retrouve là nombreux, on entend parler français de tous côtés, et on a la sensation d'être chez soi comme à la sortie du Conservatoire, des concerts Lamoureux ou Colonne. Le souvenir de la patrie absente ne se présente pas du tout triste à la pensée."

En voici la note gaie de la sortie, avec son côté pratique, *utile* :

"C'est généralement le spectacle fini que l'on va souper

dans un des grands restaurants qui avoisinent immédiatement le théâtre. Il y en a un troisième un peu plus haut, un peu plus isolé, où les gens qui aiment à prolonger leur recueillement trouveront un asile calme, et pourtant confortable.

"Il est prudent de retenir sa table d'avance au grand restaurant, sans quoi l'on risque de souper fort tard. La cuisine y est très soignée. [Vous voyez que l'auteur ne craint pas de faire concurrence aux guides Joanne et Boedeker]. On peut à volonté combiner un menu des plus raffinés. . . . que l'on vous fait payer en conséquence; ou s'y reconforte d'une façon amplement suffisante pour un prix très raisonnable. Les artistes s'y donnent souvent rendez-vous, et il n'est pas rare, quand arrive après la représentation un des interprètes qui ont le plus charmé le public, de voir tout le monde se lever spontanément pour lui faire une chaude et bruyante ovation. Et cela d'autant plus volontiers que *jamais* ils ne viennent sur la scène recueillir les suffrages de leurs admirateurs. C'est une coutume établie par Wagner, dès l'origine. . . ."

Je ne sais pas de preuve plus saisissante du prestige quasi fabuleux auquel était arrivé Wagner. Amener sans effort apparent l'interprète, le chanteur, à renoncer à tout applaudissement, à tout appel du public! . . . Ah! que nous sommes loin des pays où le *virtuose* est tout, l'œuvre rien, où l'on court entendre et applaudir tel fameux ténor, telle diva célèbre, sans s'inquiéter de savoir ce qu'ils chanteront! Cette abnégation, cet effacement de l'interprète, et l'acceptation par un public français de la suppression du traditionnel et insupportable ballet, ce sont là deux miracles véritables, pour qui connaît le public parisien et le monde des artistes.

Après ces intéressants préambules, M. Lavignac esquisse à grands traits la biographie de Wagner et nous fait l'historique et la description du Théâtre-modèle, puis il arrive à la partie sérieuse — de beaucoup la plus étendue — de son travail. Le chapitre IV, consacré à l'analyse des poèmes, ne comprend pas moins de 170 pages.

Wagner part d'une idée fondamentale, qu'il a lui-même exposée en ces termes : "Tout ce qui, dans un sujet de drame, s'adresse à la raison seule, ne peut s'exprimer que par parole; mais à mesure que le contenu émotionnel grandit, le besoin d'un autre mode d'expression se fait sentir de plus en plus, et il arrive un moment où le langage de la musique est le seul adéquat à ce qu'il s'agit d'exprimer. Ceci décide péremptoirement du genre de sujets accessibles au poète-musicien, ce sont les sujets d'un ordre "*purement humain*" et débarrassés de toute convention, de tout élément, n'ayant de signification que comme forme historique."

M. Chamberlain, le très distingué auteur du "*Drame Wagnerien*", commente en ces termes la déclaration que nous venons de reproduire : "Ce que Wagner appelle le "*fond purement humain*" est ce qui constitue l'essence même de l'humanité, ce qui plane au-dessus des différences superficielles de temps, de lieu, de climat, au-dessus des conditions historiques ou autres, en un mot tout ce qui procède directement de la source divine."

Et, à son tour, M. Lavignac développe cette belle et haute question d'art en des termes que nous regrettons de ne pouvoir citer. Bornons-nous à le louer de la façon très ingénieuse et absolument claire dont il résume les poèmes de Wagner, où il est très facile de se perdre, surtout dans "*l'Anneau du Nibelung*", œuvre d'une conception poétique si puissante, mais si hardie et si profondément allemande.

Le chapitre V, consacré à l'analyse musicale, est naturellement le plus développé. Il est d'un haut intérêt pour tous ceux qui veulent étudier sérieusement les partitions du maître. M. Lavignac met en relief, avec un soin extrême et une remarquable connaissance du sujet, les principaux thèmes conducteurs, dont il fait ressortir le caractère essentiel et les principales transformations. Tout cela est présenté avec une telle clarté que l'intérêt se soutient et grandit jusqu'au bout.

Nous en avons assez dit, pensons-nous, pour donner à ceux qu'intéresse l'œuvre grandiose de Wagner le désir de recourir à un ouvrage qui, mieux que tout autre peut-être, saura les initier à cette science difficile, à cet art si élevé, mais en même temps si complexe, de l'auteur de "*Tristan*" et de "*Parsifal*" et de la tétralogie de "*Nibelungen*".

Paris, 17 juin, 1897.

ARTHUR COQUARD.

THEODORE DUBOIS.

THÉODORE DUBOIS, dont nous publions aujourd'hui le portrait, naquit à Rosnay, délicieux village de la Marne, le 24 août 1837. Il vint à Paris en 1854.

Grâce au pianiste Ravina, qui le prit en amitié, il fit la connaissance de Marmontel, professeur de piano au Conservatoire, qui l'accepta immédiatement au nombre de ses auditeurs. La même année il entra dans la classe de Bazin, et passa ensuite aux classes d'orgue, d'ensemble instrumental, de fugue et de composition. La classe de composition était dirigée alors par Ambroise Thomas, qui venait d'être nommé en remplacement d'Adolphe Adam.

En 1856, il remportait le premier prix d'harmonie et en 1859 le second prix de l'Institut. Il était alors organiste-accompagnateur à la chapelle des Invalides.

En 1891, il s'en fut à Rome à la villa Médicis. Théodore Dubois, considère encore aujourd'hui comme les plus belles de son existence les deux années qu'il a passées à Rome, admirant tour à tour les chefs d'œuvres de la nature et ceux des grands génies qui ont laissé des souvenirs impérissables de leur passage dans cette ville.

En 1863, à Paris, il obtint la place de maître de chapelle à Sainte-Ottilde, où César Franck tenait déjà le grand orgue.

De Ste-Clotilde, Théodore Dubois, en 1868, passe à la Madeleine.

C'est dans la période qui a précédé la guerre de 1870, que Dubois a composé la plus grande partie de ses œuvres religieuses, ainsi que la *Guzla de l'Emir*.

Quand Ambroise Thomas remplaça Auber comme directeur du Conservatoire, il réserva à Dubois la classe d'harmonie.

L'époque la plus remarquable de la vie du compositeur, par l'importance de ses œuvres, fut celle qui s'étend de 1878 à 1889.

En 1888, les palmes d'officier d'académie lui furent données.

En 1891, à la mort de Léo Delibes, il remplaça ce dernier comme professeur de composition au Conservatoire. Ce choix a été unanimement approuvé.

De haute et svelte stature, les yeux expressifs et vifs sous son lorgnon, le visage légèrement marqué de petite vérole, Théodore Dubois porte dans toute sa personne la marque d'un bienveillant et aimable caractère. Un léger bégaiement, surtout dans les moments d'émotion, donne à sa parole une douceur et un charme particuliers.

Voici maintenant la liste des œuvres de Théodore Dubois :

ŒUVRES DRAMATIQUES.

La *Guzla de l'Emir*, op. c., 1873. — Le Pain Bis, op. c., 1879. — La Farandole, ballet, 1883. — *Aben-Hamet*, op., 1884. Ce dernier a reçu le prix Mombimé. — *Xavière*, idylle, 1895.

Inédites. — La prova di un' opera seria, 1863 — *Circé*, op.

ŒUVRES LYRIQUES.

Les Sept paroles du Christ, oratorio, 1867. — Le Paradis perdu, orat., 1er prix de la ville de Paris, 1878. — Enlèvement de Proserpine, sc. lyr., 1879. — *Hylas*, sc. lyr., 1893. — *Bergerette*, 1890. — *Les Vivants et les Morts*, 1893. — *Délivrance*, cantate, 1887. — *Valse mélancolique*. — *Notre-Dame de la Mer*, lég. lyr.

Inédites. — *Atala*, cantate, 1er grand prix de Rome, en 1861. — *Chœur et chanson orientale*, 1872.

ŒUVRES SYMPHONIQUES.

Deuxième ouverture de concert, en Ré majeur, 1865. — Trois airs de ballet, 1872. — Première suite d'orchestre, 1874. — Quatre petites pièces pour orchestre, 1874. — Trois petites pièces, do, 1891. — Marche héroïque de Jeanne d'Arc, 1888. — Fantaisie triomphale pour orgue et orchestre, 1889. — Première suite d'orchestre sur la Farandole, 1884. — Deuxième suite do. — Hymne nuptial, 1893. — Méditation prière, 1890. — Deux petites pièces pour orchestre. — Ballet d'*Aben-Hamet*. — Concerto-Capriccio pour piano, 1879. — Mélodie religieuse, 1891. — Marche, Entr'acte et Danses de *Xavière*. — Deuxième suite d'orchestre, 1877. — Ouverture symphonique, en Ut majeur, 1871. — Ouverture de Prithioff, 1896. — Troisième suite d'orchestre, 1881.

Inédite — Première ouverture de concert, 1863.

CHŒURS SANS ACCOMPAGNEMENT.

Le Pas d'Armes, chœur à 4 voix d'hommes, 1869. — Les Voix de la Nature, do, 1875. — *Tarentelle*, do, 1882. — *Après la Moisson*, do, 1892. — Le Drapeau Français, chœur à 3 voix d'enfants, 1880. — Le Renard et la Cigogne, à 2 voix d'enfants. — Le Chêne et le Roseau, chœur à 4 voix d'hommes.

MUSIQUE DE CHANT.

Désir d'Avril — Sérénade — Jeanne — L'Aveu — La Terre a mis sa Robe Blanche — Pourquoi les Oiseaux chantent.

RECUEIL DE VINGT MÉLODIES.

1. Baiser Maternel. — 2. Ballade de la belle Viroïse. — 3. La Mentense. — 4. L'Adieu. — 5. Sous Bois. — 6. Le Nuage. — 7. Madrigal. — 8. Dame Ivresse. — 9. La Fée Jeunesse. — 10. Rondel. — 11. Chanson d'Été. — 12. Credo. — 13. Baiser de Paix. — 14. Poème de Mai. — 15. Chant du Soir. — 16. La Saint-Jean. — 17. Chanson de Printemps. — 18. Sérénade. — 19. Extase. — 20. Le Galop.

RECUEIL DE 20 NOUVELLES MÉLODIES.

1. La Chanson de ma Mie. — 2. A Douarnenez en Bretagne. — 3. Près d'un Ruisseau. — 4. Par le Sentier. — 5. Trimazo. — 6. Matin d'avril. — 7. Asperula. — 8. Mignonne. — 9. Le Baiser. — 10. Les Vivants et les Morts. — 11. Rosées. — Tarentelle. — 13. Matin. — 14. Brunette. — 15. Bergerette. — 16. J'ai Rêvé. — 17. Madrigal. — 18. Berceuse. — 19. Allez-vous-en. — 20. Yseult.

MUSIQUE DE PIANO

Scherzo et choral. — Deuxième. Ouverture de concert, (4 m.) — Marche orientale. — Scherzo en Fa dièze mineur. — Un soir au bord du lac. — Chœur et danse de latins. — Bluettes, pastorale. — Rêverie, prélude. — Allegro de la Bravoure. — Un rêve après le bal. — Divertissement — Intermezzo. — Choconne. — Clair de lune. — Réveil. — Danse des Nymphes. — Concerto Capriccioso.

DOUZE PETITES PIÈCES EN DEUX SUITES.

1. Prélude. — 2. Esquisse. — 3. Badinage. — 4. Canzonetta. — 5. Adagietto. 6. Scherzo marche. — 7. Petite Mazurka. — 8. Toccata. — 9. Andantino, rêverie. 10. Petite tarte. — 11. Allegretto Capriccio. — 12. Imromptu final.

(A suivre.)

NOTES ET INFORMATIONS

La ville de Leipzig va élever un monument à la mémoire de Schuman.

Le mois dernier a été inaugurée à Chicago une statue en bronze de Beethoven.

M. Frank Damrosch a été nommé inspecteur de musique pour les écoles publiques de New-York, au traitement annuel de \$4,000.

M. Camille Saint-Saëns vient de rentrer à Paris, après une triomphale tournée de concerts d'orgue dans les grandes villes de la Hollande.

M. Massenet écrit en ce moment la musique d'un nouveau divertissement chorégraphique, qui sera placé à vant le dernier tableau de *Thaïs*.

Le fameux orgue du Music Hall de Boston, dont nous avons annoncé la mise en vente, a été acheté \$1500 par M. Searles. Il en avait coûté \$60,000

On annonce le retour en Amérique de M. Henri Marteau. On se souvient la tournée importante aux États-Unis que fit le jeune violoniste il y a deux ans.

Un fait peu connu est certainement que l'un des fils de grand pianiste Muzio Clementi est toujours vivant. Il habite même le Canada ; c'est le R. V. Clemeinti, pasteur à Peterboro (Ont.)

L'ingence Wolfsohn, de New-York, annonce le retour du pianiste Rosenthal, qu'une terrible maladie éloignât du public tout l'hiver passé ; il reparaitra, le 17 novembre prochain, à Carnegie Hall.

Sig. Pizzi vient de découvrir une messe inédite de Donizetti, composée en 1839, pour les funérailles de Bellini. Cette messe sera exécutée ce mois-ci, à Bergame (Italie), avec chœur et grand orchestre.

M. Massenet a lu à M. Carvalho, le livret et la partition de la *Sapho*, de Daudet, adaptée à la scène, par M.M. Henri Cain et André Bernède. M. Carvalho s'est montré absolument enchanté de l'œuvre nouvelle.

Après douze ans de travail, on est parvenu à compiler une édition complète des œuvres de Franz Schubert. Cette édition comporte 40 volumes renfermant 1014 morceaux ou numéros, dont quelques-uns inédits.

Pour prendre date : M.M. Edouard Noël et Lucien d'Hève viennent de terminer le livret d'un grand opéra-féerique en cinq actes et huit tableaux, tiré d'une vieille légende française, dont M. Paul Vidal écrira la musique. Titre : *Blancheflor*.

BRAHMS INTIME

Brahms ne s'intéressait pas seulement à la musique. Rien du mouvement littéraire allemand et étranger ne lui était indifférent. On lui connaissait une prédilection pour l'histoire, mais on n'en sera pas moins étonné d'apprendre que, jusqu'à sa mort, il travaillait à une *Histoire militaire de la guerre franco-allemande*.

Brahms était presque aussi redouté qu'aimé pour son goût de plaisanterie mordante, à la manière du Nord. Quelques unes de ses boutades ont fait fortune et, après les musiciens, les journaux les redisent aujourd'hui.

Il touchait durement du piano. Un jour qu'il jouait avec un violoncelliste, celui-ci dit à Brahms : " Mais je ne m'entends pas ! — " En voilà une chance ! " lui répliqua le compositeur.

Une chanteuse faisait le siège de Brahms pour lui arracher un morceau inédit, écrit à son intention : " Vous chanterez mes *Lieder* posthumes ", lui dit-il gracieusement.

Les amis et les admirateurs du maître ne cessaient de le presser d'écrire un opéra, et Brahms ne s'y montrait rien moins que disposé : " Si j'avais un premier opéra qui eût fait fiasco ", dit-il enfin, j'en composerais certainement un second ; mais je ne puis me résoudre à écrire le premier. Ça me fait la même impression que mon mariage. "

Un jour, Brahms s'était montré en société plus caustique que d'ordinaire. Au moment de prendre congé, il dit en souriant : " S'il est parmi vous quelqu'un que j'ai oublié de blesser, je lui en fais toutes mes excuses. "

DERNIER ESPOIR

Une charmante pianiste, voisine du musicien Gottschalk, avait remarqué, — les dames remarquent tout, — que l'artiste ne se couchait jamais sans avoir exécuté avec un religieux sentiment sa poétique rêverie : *Dernier Espoir*. La curieuse fille d'Eve s'enquit de cette habitude.

— " C'est, lui répondit Gottschalk, parce que j'ai la mémoire du cœur. Cette rêverie est devenue ma prière du soir ! "

Ces paroles énigmatiques semblaient cacher un douloureux mystère. Voici en effet, ce qu'un heureux hasard nous a fait connaître.

Pendant son séjour à Cuba, Gottschalk fut en relations avec une dame à laquelle il avait été bien recommandé. Celle-ci conçut pour lui un sentiment aussi tendre que maternel.

Atteinte par une maladie terrible, cette dame pleurait chaque jour l'absence de son fils unique et n'éprouvait de soulagement qu'à entendre son ami le pianiste Gottschalk lui jouer ses morceaux favoris.

Un jour qu'elle souffrait plus que de coutume : — " Oh ! dit-elle dans l'idiôme musical de Cervantes, par pitié, jouez moi une de vos mélodies, c'est mon *Dernier Espoir* ! "

Gottschalk se mit au piano, improvisant une mélodie douce et plaintive, inspirée, respirant ce souffle divin qui s'élève au ciel comme une prière.

Le lendemain Gottschalk fut obligé de s'absenter, ayant un engagement dans le voisinage. Quand il revint deux jours après, les cloches sonnaient tristement un glas funèbre. Un bien triste pressentiment oppresse le cœur de Gottschalk. Il court et arrive à l'église, juste pour voir sortir le cercueil de son amie que l'on conduisait à sa dernière demeure.

C'est depuis cette époque que le grand pianiste joue chaque soir cette mélodie : *Dernier Espoir* ! qu'il appelle aussi prière du soir.

GRANDES ORGUES

Les importants travaux de restauration et de perfectionnement exécutés au grand orgue de la Madeleine, à Paris, par M. Aristide Cavaillé-Coll, son constructeur, viennent d'être terminés. Cette circonstance a permis que ce magnifique instrument participe aux imposantes et douloureuses cérémonies qui ont été la conséquence de la terrible catastrophe du Bazar de la Charité. La réception des travaux a eu lieu le vendredi, 21 mai, en présence de M. l'abbé Hertzog, curé et du clergé de la paroisse, par une commission composée de MM. Théodore Dubois, Ch. Widor, A. Guilmant, Dallier, Gabriel Fauré, organiste titulaire, l'abbé Chérion, maître de chapelle, et M. G. Lyon, directeur de la maison Pleyel, Wolff et Cie. Ces messieurs ont été unanimes à féliciter M. Cavaillé-Coll de la parfaite exécution des travaux et des perfectionnements apportés à l'orgue.

Il nous a paru intéressant, à cette occasion, de faire une visite aux vastes ateliers de l'avenue du Maine, si connu des artistes, où règne en ce moment une activité extraordinaire. Nous y avons, en effet, assisté au démontage d'un grand et beau 32 pieds à trois claviers manuels, destiné à l'église St-Waast d'Armentières, à côté duquel se dresse, dans la belle salle de montage de la manufacture, un instrument presque aussi important, pour l'église paroissiale de St-Sever. Nous avons pu également voir, en cours d'exécution deux autres orgues à trois claviers pour Epernay et pour Valenciennes, quatre orgues à deux claviers pour la Normandie et pour de riches amateurs, et deux autres pour le Venezuela et pour le Brésil. Enfin, M. Cavaillé-Coll a reçu tout récemment la commande d'un orgue à deux claviers pour le Conservatoire de Nancy, dirigé, comme l'on sait, par l'éminent artiste M. Guy Ropartz.

Ajoutons pour finir que, à la fin de mai, a eu lieu l'inauguration d'un bel instrument à trois claviers, que le célèbre organier vient d'établir dans la nouvelle église Notre-Dame du Rosaire, à Lourdes, inauguration à laquelle M. Ch. Widor a prêté le concours de son merveilleux talent.

C'est plaisir, vraiment de voir le maître et le doyen des facteurs d'orgues, vaillant toujours, à la tête de la maison qu'il a créée, entouré de collaborateurs dévoués. L'on emporte de cette visite une impression de profonde admiration pour l'artiste encore sur la brèche après toute une vie de labeur, consacrée, sans compter, à placer au premier rang dans le monde une des industries qui ont le plus fait honneur à la France. — (" *Le Monde Musical*.")

Un aventure comique est arrivée dernièrement à M. Bulz, premier baryton de l'Opéra Royal de Berlin. Ayant annoncé un grand concert à Hanovre, il reçut un beau matin une note le priant de se présenter devant le commissaire de police de cette ville. Il ne fit aucun cas de cette invitation bizarre et se rendit à la salle du Concert, mais il y rencontra le commissaire, un homme grave qui le pria, en termes impératifs, de produire son certificat de chanteur.

— Pourquoi ? s'exclama l'artiste un peu embarrassé.

Le fonctionnaire expliqua que tout artiste devait être muni d'un certificat constatant son mérite, parce que la ville était depuis longtemps infestée de nombreux soit-disant pianistes et chanteurs.

Après avoir démontré qu'il était réellement un pensionnaire de la Cour de Prusse, M. Bulz put enfin chanter devant un nombreux auditoire qui lui fit une ovation superbe.

UNE AVENTURE DU CHEVALIER GLUCK

Au commencement d'avril 1774, quelques passants attardés dans le jardin des Tuileries, y jouissaient des charmes d'une belle soirée. La grande ville se taisait par degrés, et à ses confuses rumeurs se mêlait de temps à autre un chant d'oiseau ou l'appel monotone de quelque garde éloigné.

L'heure était propice à la rêverie. Depuis quelques instants un personnage bizarre et d'habits et d'allures allait et venait auprès du bassin ; sa chevelure en désordre, ses yeux où brillait un feu sombre annonçaient une grande préoccupation. Bientôt près de lui se forma un petit groupe de curieux qui s'augmenta peu à peu sans que l'objet de cette attention parut s'en apercevoir. Tout à ses pensées, il continuait à marcher, à fredonner des airs tristes, lugubres, tout en faisant des gestes étranges. Tantôt, élevant la voix avec force, il semblait menacer le ciel ; tantôt encore, les yeux fixés vers la terre, il ne laissait entendre que des sons bas, entrecoupés, semblables à des plaintes amères, quelquefois tendres ; et, s'arrêtant tout à coup, il restait abimé dans un profond silence.

Puis il reprenait sa course avec rapidité, s'arrêtait encore, et ses accents vibraient en nouvelles imprécations contre les dieux, les flots ; au milieu de ses chants se distinguaient les noms de Calchas, d'Achille, d'Iphigénie. Enfin, se tournant maintenant du côté des spectateurs, il disait en récitatif : "*Osriez-vous barbares immoler la victime.*" A l'étonnement de ceux-ci, commençait à se mêler une certaine crainte, le mot d'insensé circulait de place en place. Quelques-uns parlaient même de péril, au moment où l'étranger s'animant de plus en plus, saisit l'un des assistants par le bras, et les yeux allumés par la fureur, il chanta terrible :

"*Superbe Agamemnon, redoute ma colère.*" La crainte du public se changea alors en une véritable épouvante. Les clameurs répétées attirèrent les Suisses, fidèles gardiens de la sûreté ; ils s'emparèrent de cet homme qui se débattait et éclatait en malédictions contre la perfidie des Grecs. Il était entraîné malgré ses efforts, lorsque Lauzun, traversant les Tuileries dans sa chaise, s'informa de la cause de tout ce bruit. Il regarda et quelle ne fut pas sa surprise en reconnaissant dans le prisonnier l'un de ses plus illustres amis. En quelques mots tout s'expliqua : le prétendu insensé n'était autre que le chevalier Glück qui travaillait alors à son opéra d'Iphigénie en Aulide, resté justement célèbre. Tout absorbé dans sa composition, il n'avait pris garde ni au lieu, ni aux assistants. C'est à peine si le musicien délivré des mains de ceux qu'il appelait ses bourreaux put se remettre et remercier son libérateur.

CATHERINE RICHE.

Il y a en ce moment, à l'arsenal de Venise, un ouvrier du nom de Louis Cocolo, qui a appris SEUL, l'harmonie et la composition musicale, et qui a mis sur pied deux partitions en deux actes, l'une intitulée *Teilo l'Africain*, et l'autre *Aldino de Ciladelle*. Les Vénitiens, étonnés à bon droit de cette vocation, ont formé un comité dont tous les efforts tendront à la représentation de ces ouvrages.

Il paraît que *Teilo l'Africain* coûterait 3,000 francs à monter, et *Aldino* 7,000. La souscription ouverte n'a réuni jusqu'à présent que 1,200 francs, et le comité, dans son deuxième appel au public, s'en montre légèrement scandalisé. Pourquoi ? Il y a tant de compositeurs, munis de brevets, pour qui l'opinion publique se montrât plus récalcitrante encore, et à qui l'on ne fait même pas l'honneur d'un Comité !

LES ORIGINES DU CONSERVATOIRE

Sous Charles IX, Baif fonde une Académie de musique et de poésie, aux séances de laquelle le Roi se plaît à assister.

En 1669, Perrin et Chambert fondent l'Académie royale de musique.

En 1672, Lulli remplace cette Académie par une École de chant et de déclamation.

En 1698, Mlle Le Rochoir fonde une École de chant et de déclamation concurrente, qui est fermée en 1726.

En 1713, Louis XIV fonde l'École de l'Opéra, dite "le Magasin." Les élèves femmes de cette École étaient désignées sous le nom de "filles de magasin." C'est pour elles que le musicien Rodolphe écrivit la série de leçons connue sous le nom de solfège de Rodolphe.

En 1756, Le Kain adresse au Roi un mémoire tendant à constater la nécessité d'établir une école sérieuse pour y faire des élèves qui puissent exercer l'art de la déclamation tragique et comique.

En 1783, Gossec adresse au Roi un rapport dans le même sens.

Le 3 juillet 1784, un arrêt du Conseil du Roi établit, à l'Opéra, une École destinée à fournir des sujets pour ce théâtre. L'enseignement du chant était confié à Piccini, Langlé et Guichard.

Talma, qui débuta au Théâtre Français en 1787, fut le premier tragédien sorti de cette École, qui peut être considérée comme la pierre d'assises du Conservatoire actuel. Lorsqu'en 1795 on fonda le Conservatoire de musique, celui-ci fut, en effet, installé dans les locaux de l'École royale de déclamation supprimée.

Mais cette suppression dura peu de temps.

Le 3 mars 1805, on adjoignait au Conservatoire de musique, l'École de déclamation réorganisée.

Le 14 octobre 1808, un arrêt du ministre de l'intérieur portait règlement des deux sections du Conservatoire : musique et déclamation.

Enfin, le 25 octobre 1812, dans le traité de Moscou, titre VIII, l'empereur Napoléon Ier réorganisa le Conservatoire et institua le Conservatoire de musique et de déclamation. Depuis, il fut tantôt royal, tantôt impérial, tantôt national, mais il fut toujours le même.

LA GUILDHALL SCHOOL OF MUSIC

L'Angleterre est à peu près le seul pays qui ne produise guère de grands musiciens. Cette constatation est douloureuse pour l'amour-propre des Anglais ; elle l'est d'autant plus qu'il n'y a pas de nation qui fasse plus de sacrifices pour répandre et développer l'enseignement artistique. "La Guildhall School of Music" est l'institution musicale la plus gigantesque du monde entier. Elle compte 140 professeurs qui, dans 42 salles d'études, donnent l'instruction musicale à 3,700 élèves. Or, le nombre des élèves s'est tellement accru dans ces dernières années que les bâtiments de l'école, suffisants jusqu'alors, ont aujourd'hui besoin d'être considérablement agrandis. C'est dans ce but qu'on a pris récemment la résolution de construire 27 nouvelles salles à l'usage des classes, ce qui nécessitera une dépense de 2,000 liv. st., soit environ un demi-million de francs. Lorsque cet agrandissement sera opéré, l'école sera en mesure de recevoir 5,000 élèves

LES ENTHOUSIASTES DE L'ART

(Extrait d'un journal intime.)

On m'avait recommandé un jeune Italien qui avait grande peine à vivre à Paris ; je lui procurai quelques élèves, et le jeune étranger vivotait. Un beau jour, il m'arrive rayonnant :

Oh ! Monsieur, je suis le plus heureux des hommes ! me voilà tiré d'affaire. On m'a présenté à Paganini ; et, figurez-vous mon bonheur, Monsieur, il m'agrée ! Il me reçoit chez lui pour faire l'éducation de son fils, qui a environ neuf ans. Concevez-vous ma félicité !

— Mais à quel titre vous prend-t-il ? Quels arrangements avez-vous faits ?

— Moi, Monsieur ! fait-on des arrangements avec un génie comme celui-là ? Est-ce qu'un artiste ne comprend pas les artistes et leurs besoins ? Quelles que soient les conditions qui conviennent à ce grand homme, n'en serai-je pas trop honoré, trop heureux !

— Je le crois ; mais cependant il est toujours plus sage d'arrêter quelque chose, de fixer les arrangements d'intérêt.

A trois mois de là, mon jeune homme me revint l'oreille basse ; il désirait trouver des leçons.

— Et Paganini ?

— Je le quitte, Monsieur ; il n'a voulu entendre à rien, et, depuis trois mois que je suis chez lui, j'ai mangé le peu que j'avais d'économies. (1)

— Comment cela ?

— Je vais vous le dire. J'avais soin de son fils, M. Paganini dîne souvent dehors ; ces jours-là, d'après ses ordres, j'allais dîner avec l'enfant chez un restaurateur : c'était moi qui payais ; tout mon argent y passait. Il était question d'un prochain voyage en Angleterre ; il me fallait faire quelques dépenses indispensables, et je l'ai prié d'entrer en comptes.

— Comment ! m'a-t-il dit ; qu'est-ce que cela signifie ! Est-ce que je vous dois quelque chose ? N'avez-vous pas été au spectacle tous les soirs, tant que vous avez voulu ?

— Monsieur, lui ai-je répondu, je n'ai assurément qu'à me louer de vos bons procédés ; mais je suis allé au spectacle parce que vous désiriez que votre fils y assistât, et je l'y conduisais, et la nécessité de dîner, selon vos ordres, chez le restaurateur et de payer pour moi et mon élève...

— Comment, Monsieur, n'avez-vous pas dîné souvent, très souvent chez moi ? Si vous avez payé quelque fois à dîner à mon fils, ce n'était que juste. Et comptez-vous pour rien des billets, des billets fort chers, des billets de six francs, et tous les soirs encore ! Je trouve très singulier que vous parliez de comptes à régler après cela !

— Vous voyez, Monsieur, continua le jeune homme, je ne peux pas vivre de spectacles ; ainsi donc je m'en vais, et je viens vous prier de me continuer votre intérêt, qui m'est plus nécessaire que jamais.

Peu de jours après, je revois mon Italien rayonnant.

— Oh ! Monsieur, s'écrie-t-il, je ne me plains plus, je n'en veux plus à M. Paganini ; il m'a trop payé, c'est moi, moi seul, qui lui dois et qui ne pourrai jamais m'acquitter. Imaginez, Monsieur, que, l'autre soir, j'étais seul dans ma chambre, et M. Paganini était dans la salle à côté. Il improvisait. Jamais, non, jamais la terre n'a entendu de pareils sons ! une si ravissante mélodie ! et j'étais là tout seul. Moi seul j'en jouissais, moi seul je la savourais ! Oh ! je n'y ai pas tenu, et quand le dernier accord a cessé, j'ai ouvert la porte ; je me

suis jeté à ses pieds, et je lui ai dit : " Je suis trop payé parce que je viens d'entendre ; jamais ces sons ne sortiront de mon souvenir, de ma pensée. Je suis trop heureux ; j'ai joui d'un bonheur qui passe les paroles."

Ce jeune Italien eût été digne de descendre du pauvre musicien qui, présenté à Mozart, fut si saisi à l'idée de se trouver en présence du grand homme, qu'il n'eut pas la force de lever les yeux sur lui, et et ne put que saluer jusqu'à terre, en balbutiant d'une voix tremblante : " Majesté impériale !... Ah ! Majesté impériale !"

L'ORIGINE DU GOD SAVE THE QUEEN

Le marquis de Créqui raconte dans ses " Mémoires " que, à chaque visite de Louis XIV à la maison de Saint-Cyr, les jeunes pensionnaires, au moment où il entraînait dans la chapelle, chantaient à l'unisson une sorte de motet, dont les paroles étaient de la supérieure de la maison et dont le tameux Lulli avait fait la musique. Les paroles étaient celles-ci :

Grand Dieu, sauvez le Roi !
Grand Dieu, vengez le Roi !
Vive le Roi !
Que toujours glorieux
Louis victorieux
Voie ses ennemis
Toujours soumis
Grand Dieu, sauvez le Roi !..

Et maintenant, voici, dit-on, comment ce chant passa en Angleterre : le compositeur allemand Haendel, qui était maître de la musique du Roi d'Angleterre George Ier, se trouvant un jour à Saint-Cyr, entendit exécuter ce motet : il demanda à en transcrire les paroles et la musique. De retour à Londres, il l'offrit au Roi, comme étant dit-on, de sa composition : le chant fut très goûté et peu à peu devint populaire. Telle serait l'origine du *God Save the Queen*, chant national anglais.

D'après des observations maintes fois contrôlées, il a été reconnu que l'alcool détériore la voix. Le curaçao et l'absinthe augmentent son volume et l'anisette le diminue. Le kummel est condamné chez les artistes lyriques et les orateurs comme étant la plus destructive de toutes les liqueurs. En ce qui concerne les vins, le Bourgogne est fatal, le Beaujolais moins pernicieux et le Bordeaux tout à fait innocent.

A propos de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven.

La Neuvième Symphonie, commencée en juin 1823, était fort avancée vers le mois d'octobre de la même année.

Parmi les anecdotes qui concernent l'œuvre colossale, il en est une fort curieuse rapportée jadis par Schindler, le disciple et l'ami dévoué de Beethoven.

Afin de pouvoir travailler en paix, le génial musicien voulut louer à un paysan de Baden une maisonnette qu'il avait habitée déjà. Mais le propriétaire, qui connaissait l'humeur bizarre du maître, commença par déclarer qu'il louerait sa maison à la seule condition que le maître ferait remettre à ses frais de nouvelles fenêtres. L'étrange clause fut acceptée et voici comment elle s'explique :

Quand Beethoven avait occupé cette maisonnette, une première fois, il s'était amusé à orner d'arabesques, de signes bizarres et tout à fait hiéroglyphiques le bois des fenêtres. Un Anglais qui habitait en face ne tarda point à offrir au propriétaire une somme fort élevée en échange des curieux autographes, et le paysan avait songé à exploiter la manie graphique de son locataire.

(1) Avertissons le lecteur que Paganini était très généreux ; un jour, par exemple, il donna vingt mille francs à Berlioz (voy. les mémoires de Berlioz) ; mais, par caractère, il était inégal et bizarre.

INSTRUMENTS

L'EXPOSITION DE BRUXELLES

A l'Exposition de Bruxelles, dans la section XII, consacrée aux instruments de musique, on remarque parmi les nombreux exposants les maisons françaises suivantes :

La maison Bord et Cie a exposé trois pianos à queue du même modèle, un en palissandre naturel ciré, un autre en bois noir verni avec pieds sculptés Louis XV, et un dernier en bois noir avec pieds cannelés.

Un piano droit grand format, cordes croisées, caisse Louis XVI, bois noir ciré, caisse sculptée.

Un piano droit grand format, Louis XV, pieds sculptés, palissandre frisé et ciré.

Un piano droit grand format, Louis XV, bois noir avec moulures mates et pieds sculptés.

Un piano moyen modèle cordes croisées, en frêne de Hongrie avec médaillons en porcelaine de Sèvres.

Un piano oblique, palissandre ciré avec pilastres sculptés.

Un piano petit format, Rosenwood, Louis XVI.

Un piano droit en érable gris.

Nous trouvons sur l'Estrade de la maison Erard et Cie les beaux spécimens de la facture française exposés avec une élégance parfaite.

Un piano à queue de concert, style Louis XIV, en noyer sculpté.

Un piano à queue dont la caisse est en bois de différentes essences rares avec des marqueteries signées Chevel.

Un piano à queue Louis XV en noyer frisé.

Un piano à queue Louis XV.

Un piano à queue Louis XVI.

Un très beau clavecin Louis XVI.

Trois harpes à pédales de différents styles.

Plusieurs modèles de pianos droits richement décorés.

L'Exposition de la maison Pleyel, Wolff et Cie est fort belle ; elle ne comporte pas moins de six pianos à queue, cinq pianos droits et des harpes chromatiques ; en voici le détail :

Un piano à queue format de concert bois noir.

Un piano à queue grand format en palissandre frisé et ciré.

Un piano à queue de petite forme bois noir.

Un piano à queue modèle réduit bois noir.

Un piano à queue vernis Martin avec des peintures.

Un piano à queue double, d'après les plans de M. G. Lyon.

Un piano droit en noyer frisé ciré.

Un piano droit Louis XV sculpté.

Un piano droit en palissandre vernis clair.

Un piano droit bois noir.

Un piano droit bois noir.

Les harpes chromatiques construites par M. G. Lyon.

Tous les pianos exposés portent des numéros audessus de 116,000.

Le vernis d'ambre a, paraît-il, des qualités exceptionnelles : on suppose que la pureté de son des violons de Stradivarius était due, pour une certaine part, à ce qu'ils étaient recouverts de ce vernis ; on pense également que la conservation des tableaux des anciens maîtres provient de l'emploi du même vernis.

On comprend par suite qu'il est fort important de pouvoir se procurer facilement un bon vernis d'ambre. Or, rien n'est plus simple que de fabriquer ce précieux vernis en prenant des déchets d'ambre et en les dissolvant dans de l'essence.

TEMOIGNAGES FLATTEURS

Il nous fait plaisir de faire part à nos lecteurs de l'accueil sympathique et continu que reçoit l'industrie canadienne dans la Ville-lumière. M. Bourgault-Ducoudray, chevalier de la Légion d'Honneur, est une des autorités musicales françaises, compositeur distingué et professeur au Conservatoire National de Musique à Paris :

Paris, 23 juin 1897.

Je suis heureux de faire l'éloge d'une branche de l'industrie qui fleurit depuis peu au Canada.

M. Pratte, le fabricant du délicieux piano que j'ai eu récemment l'occasion d'entendre est digne des plus sérieux encouragements.

Toucher élastique et facile, sonorité argentine et distinguée, mécanisme remarquable, le piano Pratte réunit toutes les qualités que peuvent réclamer les virtuoses les plus exigeants.

(Signé) BOURGAULT-DUCOUDRAY.

UN DANGER

Nous ne saurions trop appeler l'attention des éditeurs et marchands de musique de l'Europe sur un danger très grave auquel ils sont journellement exposés.

Bien des gens, n'ayant aucune valeur morale, aucune responsabilité financière, ni aucune compétence en la matière, mais par exemple du papier à lettres à entête superbe où s'étalent des titres ronflants, abusent chaque jour de la confiance des maisons européennes pour se faire ouvrir des comptes.

Ils parviennent ainsi à obtenir de la marchandise à crédit. Ils l'écoulent peu à peu, souvent au-dessous du prix d'achat, et, quand arrive le moment de faire face à leurs engagements, la maison est en faillite, ou bien a disparu, . . . pour recommencer ailleurs sous un autre nom.

Ce procédé fait inutile de le dire, le plus grand tort aux marchands sérieux qui font honneur à leurs affaires et agissent en conscience.

Nous conseillons donc vivement aux maisons européennes qui reçoivent des demandes d'ouvertures de crédit, de bien se renseigner avant de se découvrir d'un envoi, si faible soit il.

Un comité s'est formé à Chicago dans le but très étrange "d'assister aux représentations de Bayreuth et de visiter, tout de suite après, les tombes de Shakespeare, Beethoven, Mozart, Schubert, Mendelssohn, Wagner, Liszt, Chopin, Heine, Chérubini et Roland de Latre (!)"

Certes, nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que les Américains forment un groupe sympathique pour applaudir la Tétralogie d'une part, et pour faire d'autre part un pèlerinage aux tombeaux de quelques intellectuels illustres ; mais, quelle association d'idées peut bien les conduire à ce "cookisme" d'un nouveau genre ?

Au conseil municipal de Bergame, au cours de la discussion sur le monument de Donizetti qui doit être érigé sous peu dans cette ville, un conseiller peu partisan du projet déclara ceci : "Le grand compositeur est représenté assis, cela me paraît peu respectueux envers le public."

Ce conseiller aurait pu ajouter aussi que le Maître aurait une position encore moins respectueuse pour ceux qui le regarderaient de dos, et il aurait dû insinuer que la statue devrait être encastrée dans un mur comme une cariatide !

Tous les conseillers municipaux de ce calibre ne sont pas de Bergame !

CHANSON LORRAINE

PAUL WACHS

Tempo *mod^{to}* quasi *all^{to}* ♩ = 144

Piano

mf

Ped. *

Ped. *

f *p* *Poco rit.*

Ped. *

A tempo *mf*

Ped. *

Poco rit. *A tempo*

mf

Ped. Ped. * Ped. * Ped. *

leggiero *p* *leggiero* *mf*

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

leggiero *p* *mf* *f*

Ped. * Ped. Ped. Ped. *

Poco rit. *A tempo*

mf

Ped. * Ped. * Ped. *

f *p* **Poco rit.**

Ped. * Ped. * Ped. * Ped.

A tempo *f*

Ped. Ped. * Ped. *

mf

Ped. * Ped. * Ped. *

Rit **A tempo** *ff*

Ped. Ped. Ped. * **CAUTION** *

LE REVEIL DU ROSSIGNOL

Traduit du Russe par HALPERINE KAMINSKY

Musique de
ANTONIN LOUIS

Chant

Mouv: de Valse lente

Piano

Mouv: de Valse lente

ff

L'air s'em

bau - me de vi - o - let - tes Le ros - si - gnol - s'est ré - veil - lé Au vert

mf

Presssez un peu *Rall*

feuil lage en - so - leil lé Tril - lant des sons par gou - te - let - tes Beau

Presssez un peu *Suivez*

1^{er} Mouv!

ros-signol enseigne-moi Ten art gen-til qui nous en-traî-ne, Pour que je sente et je com-

1^{er} Mouv!

mf

-pren-ne La chan-son du ma-gique é-moi! Pour que mon vers battant des

ai-les Se pose au bord des cœurs char-més, Et les em-plis-se, ra-ni-

Pressez un peu Rall.

1^{er} Mouv!

-nés, De vie et de for-ces nou-vel-les. Que tout leur soit par-

Pressez un peu

Suivez

1^{er} Mouv!

mf

fum et vol, Et plus pur sur eux se re - flè - te

Pressez un peu, graduellement

Com - me la pri - me vi - o - let - te, Com - me le pre - mier

Suivez

1^{er} Mouv!

ros - si - gnol. L'air s'em - bau - me de vi - o - let - tes, Le rossi - gnol s'est réveil -

8

1^{er} Mouv!

Pressez un peu Rall

lé, Au vert feuil - lage en - soleil - lé, Tril - lant des sons pargoute - let - tes.

8

Pressez un peu Suivez

CHANSON DE MAI

72 = 

VIVAMENTE.

LES ARTISTES CANADIENS

EN EUROPE

Nous avons la bonne chance de donner, ce mois, à nos lecteurs le portrait d'une jeune artiste canadienne d'avenir, qui étudie en ce moment à Paris, sous la direction de Madame M. hilde Marchesi.

Mlle F. M. Cousineau est la fille de M. F. X. Cousineau, marchand de gros bien connu de Toronto. Elle est à Paris depuis le mois de septembre dernier et la renommée aux cent bouches nous apprend qu'elle y a fait de grands progrès.

Avant de se rendre à Paris, elle avait étudié un an à Toronto, sous la direction du professeur E. W. Schurch.

Au mois d'avril dernier, Madame Marchesi donnait à son hôtel de la rue Joffroy, une grande soirée où nos deux jeunes compatriotes, Mlle Cousineau et Mlle Brinson, également de Toronto, ont obtenu un très grand succès.

Le 10 juin dernier, à la salle Erard, les deux jeunes artistes ont encore obtenu un très vif succès. Mlle Cousineau a chanté l'air d'Hamlet (1er acte) de A. Thomas et Mlle Brinson (Miss Toronto) l'air de la Folie, d'Haulet.



Mlle F. M. COUSINEAU.

Correspondance d'Amérique

NEW-YORK Malgré le mauvais temps de ces jours derniers, les concerts de l'orchestre Metropolitan permanent ont pu se donner presque tous les soirs sur la terrasse du Madison Square Garden. Les auditeurs n'ont pas manqué à ces concerts auxquels le public semble s'intéresser de plus en plus ; la variété des programmes et le talent des musiciens y sont certainement pour beaucoup ; l'air frais qu'on respire sur la terrasse du Madison Square Garden y contribue également.

— A Manhattan Beach, ont eu lieu avec succès les débuts de la troupe d'opérette de M. William Parry dans une nouvelle version du *Petit Faust*, d'Hervé, intitulée "Very Little Faust and Much Marguerite." Cette opérette remplace *Il Capitain*. Les concerts de Sousa continuent à attirer la foule et la présence de plusieurs chanteurs ajoute encore à l'intérêt de ces concerts. Les feux d'artifice de Pain sont plus brillants que jamais et ils accompagnent admirablement la grande pantomime gréco-turque.

— Il y a trois mois, les journaux de New-York commentaient la brouille survenue entre Mme Nordica et M. Jean de Reszké. Mme Nordica accusait M. Jean de Reszké de l'avoir desservi auprès de M. Grau ; de lui avoir fait enlever, pour le faire attribuer à Mme Melba, le rôle de Brunnhilde, et surtout d'avoir intrigué auprès de M. Grau pour qu'il ne réengageât pas Mme Nordica. Dès le premier jour, M. de Reszké a opposé le démenti le plus formel aux assertions de Mme Nordica et a déclaré qu'il ne jouerait pas à côté d'elle, tant qu'elle n'aurait pas rétracté ses accusations.

La paix vient de se faire—nous sommes heureux de l'enregistrer—entre les deux excellents artistes.

Mme Nordica vient d'envoyer au *New-York Herald* le télégramme suivant :

"Je viens de voir M. Jean de Reszké, qui m'a prouvé que j'ai été mal informée en le considérant comme la cause de mon absence de l'Opéra durant la dernière saison. Je désire qu'on dise, et je suis heureuse de dire, que M. Jean de Reszké n'y a été pour rien. Je fais cette déclaration publique pour rétablir la vérité et pour rendre justice à un artiste ami.

(Signé) LILLIAN NORDICA.

WOONSOCKET. — Lors de la soirée qui a eu lieu chez M. Georges Darche, 79 rue Cumberland, M. l'abbé Darche, le héros de la fête, a chanté plusieurs jolies chansons, pour répondre au désir de ses amis, et un joli programme musical a été exécuté dans l'ordre suivant :

Solo de violon, "Rippling Waves," par Alfred Richard, au piano Noémi Désilets ; duo de piano, "La Fille de Manot," par Ella Allaire et D. Darche ; chanson, "Les Rameneaux," par Socrate Gaulin ; quatuor, "Les Bruits du soir," par F. Richard, H. Robert, N. Désilets et C. Richard, de Manville ; trio, "Ton Souvenir est toujours là," par M. Lamoureux, Joséphine Bélisle et M. Socrate Gaulin ; solo de banjo, "Mill Dam," par M. J. Messier ; chanson, par Mlle Bachand ; opérette, "Jean Louis Jean Pierre," par Richard et Robert ; "Maudite soit la guerre," par A. Landry, "Les Cloches du Hameau," par H. Sutton ; "Les Noces à Thomas," par Freddy Richard ; "Alice," par Ella Allaire ; "Si tu parlais," par A. Bélisle ; chanson, par J. Brouillet ; "La nature est endormie," par H. Mailloux ; "Éléonore adieu," par Socrate Gaulin ; "Jeanne D'Arc," par Delphine Dar-

che ; solo de piano, "Rêve d'Espérance," L. Darche ; "Val d'Enfer," par R. Tanguay ; solo de violon, "Providence Luck Step," par F. Richard ; "Le Coq des Cinq Doigts," par O. Robert ; "Il Trovatore," par Ella Allaire ; "Je ne t'attendrai plus," par E. A. Messier ; "Les hommes sont laids," par F. Bourdeau ; "Il le dira," par Mme et Mlle Bachand ; "Home, Sweet Home," par Del Darche ; solo de banjo, J. Messier ; "La Fille du Régiment," Arthémise Bélisle ; "O Canada," Ad. Landry ; duo de piano, par MM. H. Mailloux et A. Landry ; chanson, "Les trois couleurs," Arthur Messier ; "Sweet Antoinette," Mlle H. Lamoureux ; chanson comique, "Mon petit maudit," par Ed. Bourdeau.

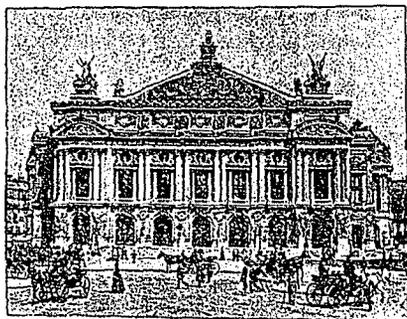
Mlle Victoria Cartier continue ses études à Paris. Elle prend actuellement des leçons de piano du célèbre professeur du Conservatoire, M. E. M. Delaborde.

Puisque nous parlons de nos compatriotes à Paris, disons que ceux qui désireraient passer quelque temps dans la capitale française, trouveront tout le confort désirable et une excellente table chez Mme Chambert, 39 rue Joffroy, près du parc Monceau. Cette maison, recommandée par les RR. PP. Jésuites, est spécialement destinée aux jeunes étudiantes.

Le professeur G. Couture est actuellement à Paris, 13 rue St-Augustin.

A travers les *Mémoires d'un chanteur*.

Le chanteur dont il s'agit fut Duprez. Voici une des anecdotes qu'il raconte sur Donizetti : — "Quand je fus témoin d'une de ses premières crises, je me trouvais dans son cabinet. Je venais de renverser un encrier sur le tapis ; furieux de ma sottise, je m'agenouillai et, quand je me relevai, je regardai Donizetti. Il ne prononça pas une parole, mais il se mit à rire d'un rire idiot qui me fit froid au cœur. L'année suivante, il était interné dans la maison de santé d'Ivry. J'allai le voir. Il pouvait à peine se soutenir. J'essayai de faire jaillir une étincelle de cette grande intelligence éteinte ; je lui parlai du passé, de son pays, de ses œuvres que j'avais jouées ; je lui chantai quelques passages de sa chère *Lincio*. — "Attendez, attendez, me dit-il, je vais vous accompagner." Je crus l'avoir, pour un instant tiré de son horrible torpeur. Il se mit au piano... Ses mains inertes tombèrent au hasard sur les touches... Donizetti avait repris son expression d'hébété..."



Paris 1er Août 1897.

PARIS

M. Camille Saint Saëns a fait un séjour d'une semaine à Londres, et il a déjà quitté l'Angleterre. Il se pourrait que le maître vit plutôt qu'il ne le croit son *Ascanio* repris à l'Opéra.

Nous savons qu'on s'émeut dans les sphères officielles de voir un si petit nombre d'ouvrages français au répertoire de l'Académie "Nationale" de musique, et que, pendant l'Exposition, on trouverait plus logique d'offrir aux étrangers une série de représentations d'*Ascanio* et d'*Henry VIII* de C. Saint Saëns, du *Roi de Lahore* et du *Cid* de J. Massenet, de *Patrie!* de Paladilhe, que de leur servir un Cycle des œuvres de Wagner, tout comme on le ferait à Munich ou à Dresde.

— A L'OPÉRA. — Les études des *Maîtres Chanteurs* suivent lentement leur cours, pendant l'absence des principaux interprètes de cette œuvre, M. Renaud est parti pour Londres où il va chanter *Don Juan* avec cette distribution :

Don Juan.....MM. Renaud.
Leporello..... Fugère.
Donna Anna..... Mme Adiny.

La comédie lyrique de Richard Wagner est une des plus difficiles du répertoire allemand, et le deuxième acte, qui roule tout entier sur une sérénade que Beckmesser, accordant sa grêle guitare, veut faire entendre à Eva, peut devenir une déroute musicale si la mêlée des bourgeois de Nuremberg, des maîtres et des apprentis, n'est pas réglée dans la perfection.

Ajoutons que la première représentation des *Maîtres Chanteurs* à l'Opéra n'aura pas lieu avant le mois de janvier 1898, et que, l'an prochain, il y aura juste 30 années que les *Maîtres Chanteurs* firent leur apparition sur la scène royale de Munich.

La première représentation à Munich dura cinq heures. Elle était dirigée par Hans de Bulow. Wagner assistait dans la loge du roi Louis II au succès de cet ouvrage qu'il avait commencé en 1847 et qu'il avait achevé à Tribschen en 1867.

— L'engagement de Mlle Delna, plusieurs fois annoncé et démenti, est définitivement chose faite. Malgré les offres séduisantes de M. Carvalho, Mlle Delna ne rentrera pas à l'Opéra-Comique et son rôle de début est déjà choisi à l'Académie Nationale de Musique.

MM. Gaillard et Bertrand monteront la *Prise de Troie* de Berlioz et Mlle Delna personnifiera Cassandre dans cet ouvrage qui forme une sorte bilogique avec les *Troyens à Carthage*.

La *Prise de Troie* n'a jamais été représentée ; seuls les *Troyens de Carthage* furent joués au

Correspondance d'Europe

Théâtre Lyrique en 1863 et 30 fois seulement malgré les beautés que renferme l'œuvre.

— Le petit pianiste dont nous avons déjà parlé, il y a quinze jours, a donné deux nouvelles séances, dans lesquelles son programme à eu plus d'ampleur, non sans répéter quelques-uns des morceaux de la première fois. Il a vivement intéressé et nous ne pouvons que souhaiter qu'il devienne un grand artiste car il a une très belle nature.

— Les concerts Lamoureux ont vécu ; M. Lamoureux a liquidé les comptes de ses musiciens, en les informant de sa décision. Peut-être l'habile chef d'orchestre a-t-il des raisons d'agir ainsi, qu'il ne lui convient pas encore de faire connaître, et sa retraite ne cache-t-elle que de nouveaux projets de direction. En tous les cas, il serait ingrat de ne pas rappeler les grands services que M. Lamoureux a rendus à la musique et à plusieurs compositeurs français.

— Mlle Marguerite Martini, qui créa à Bruxelles le rôle de Sieglinde, de la *Walkyrie*, et le chanta à l'Opéra après Mme Caron, vient d'être engagée par M. Carvalho, pour débiter au courant de la saison prochaine.

LONDRES

Une semaine wagnérienne ! C'est de la semaine du Jubilé de la Reine, à Londres, que nous voulons parler. Ce n'est un mystère pour personne qu'à l'ex-Opéra Royal Italien le répertoire et les artistes sont en majorité allemands. Quelques français figurent bien dans la compagnie, et ce ne sont pas les moindres ; mais d'italiens, c'est à peine si l'on en trouverait une couple.

Or, tout le monde a remarqué que pendant la grande semaine, les spectacles avaient été uniquement composés avec des œuvres de Richard Wagner : la *Walkyrie*, *Siegfried*, *Lohengrin*, *Tannhäuser*, et que, à la représentation de gala organisée en l'honneur de la gracieuse souveraine du Royaume-Uni, le programme ne comprenait que des ouvrages chantés en français. *Tannhäuser* même, ce soir-là, le deuxième acte de *Tannhäuser* dirigé par l'excellent Kapellmeister Seidl, a été interprété en français par MM. Renaud, Plançon, Van Dyck, Mme Eames, tous artistes ayant conquis leurs galons de chefs d'emploi à l'Opéra de Paris.

Il n'y a que le *God Save the Queen* qui a permis d'entendre un idiome anglo-saxon, si l'on peut s'exprimer ainsi. Mais si peu, si peu !... Ce *God Save the Queen* a été entonné par tous les artistes de Covent-Garden, et la prononciation en a été aussi arbitraire que le rythme en fut fantaisie. Nombre de loyaux Anglais n'ont pu retenir une souris en l'entendant.

— Les galas du Jubilé.

La salle de l'Opéra de Covent-Garden a été merveilleusement ornée pour le Jubilé de Diamant, et deux représentations de gala se sont succédées dans le cadre admirable et fleuri pour lequel le syndicat directorial a dépensé des sommes folles.

Tous les étages du parterre au cintre, ne formaient qu'un immense buisson de roses. Il y

avait là pour 2,000 livres sterling (\$10,000) de roses.

Il est vrai de dire que le premier soir on a fait 240,000 francs de recettes, un peu plus de 9,000 livres sterling (\$45,000).

Nous faisons allusion plus haut au spectacle coupé de ce premier soir. Le lendemain, on a donné la *Walkyrie* en allemand, avec MM. Dippel (de l'Opéra de Vienne), M. Bispham, le baryton américain ; Mme Adiny, la célèbre Brunnhilde, et Mmes Strong et Schumann-Heink.

Si l'enthousiasme a été grand pour Mme Melba et M. Alvarez, et M. Plançon, et M. Renaud, il n'a pas été moindre pour la *Walkyrie*, et Mme Adiny, — qui faisait sa première apparition en Angleterre, dans le personnage de Brunnhilde qui lui a valu tant de succès en Allemagne et en Russie — n'a pas été rappelée moins de huit fois.

Ajoutons que la décoration de Covent-Garden en fleurs naturelles n'a pas eu l'approbation de tous les artistes, car la rose est néfaste pour les chanteurs, chez qui elle peut provoquer l'aphonie complète. Quelques-uns en ont été quittes pour une névralgie assez sérieuse, comme M. Van Dyck. S'imagine-t-on une troupe entière ne pouvant achever la soirée surtout en une telle circonstance ? Au dire d'un célèbre laryngoscopiste, cet accident fâcheux aurait pu parfaitement se produire.

— SIEGFRIED ET BRUNNHILDE. — C'est à l'Opéra de Londres que ces deux héros de Richard Wagner sont personnifiés cette année d'une inoubliable façon. Siegfried c'est M. Jean de Reszké, Brunnhilde, c'est Mme Adiny. SIEGFRIED.

Il y aurait une parenté curieuse à établir entre les poèmes de Wagner et les épopées homériques. La colossale épopée germanique, — cette étrange cosmogonie norroine, mise à la scène avec un souci du décor qui rappelle les cadres merveilleux rêvés par Sophocle, Aristophane et Euripide pour *Prométhée*, pour les *Oiseaux* et pour les *Trachiniennes*, — a un caractère essentiellement eurythmique et la poésie de la nature y est dominante. Elle n'est pas dominante seulement dans la *Tétralogie* :

"Comme le parfum du lilas est doux ce soir !" s'écrie Hans Sachs rêvant sur le seuil de sa porte. "Je n'entends plus le rossignol qui me devrait annoncer le printemps !" clame dououreusement Tannhäuser.

Et c'est ce sentiment de la Nature, joint à la puissance de l'expression, qui établit un parfait accord entre l'œuvre et l'interprète.

M. Jean de Reszké traduit sans effort, — ou du moins sans que l'on sente l'effort ou même l'étude, — l'allégresse du ciel, la douceur des nuits, le cantique pur des matins, la divine splendeur des midis ; et aussi la paix extatique de la forêt. Il est le héros de la forge : la Jeunesse chante en lui ; elle flamboie avec l'épée dont son marteau tire mille étincelles ; elle exulte aux susurrements des buissons ; elle s'attendrit délicieusement au souvenir de la

Mère, à la compréhension instinctive de la femme :

« Comment me figurer ma mère ? Sans doute, ses yeux étaient aussi beaux que ceux des biches... bien plus beaux encore !... Toutes les mères meurent donc en mettant leurs enfants au monde ?... Oh, que cela serait triste !... Ma mère... Une femme !... »

Et la Grèce cherchait et trouvait ainsi les poèmes de l'Amour dans les harmonies sublimes des sources, des bruits du vent, de la profondeur des ombrages. Elle faisait des bois les Temples sacrés, des montagnes les Autels superbes, et elle sanctifiait les sites, elle divinisaient les bruits ; et la femme souriante était la déesse qui présidait à cette transformation, et autour de qui les poètes et les rhéteurs « entretenaient un concert croissant de louanges. »

M. Jean de Reszké dans un geste, dans une attitude, réveille ces souvenirs classiques, et Siegfried nous apparaît ardent, fougueux, enthousiaste, ignorant le monde et aspirant à le connaître tout entier. De la sorte, l'interprète s'efface. C'est le héros même que l'on a sous les yeux.

BRUNNHILDE.

C'est pendant qu'il composait la *Walküre* que Wagner eut l'idée d'écrire *Tristan et Isolde* : « Je veux élever un monument à cet Amour, le plus beau de tous nos rêves ! » a-t-il écrit. Et, quelque temps après, expliquant à une de ses amies la passion qui était en lui et qu'il voulait verser dans l'âme de son héroïne, il interrompit son œuvre et s'exclama :

« Les anciens avaient reconnu dans Eros le génie de la Mort, et ils lui avaient mis à la main la torche renversée. »

Wagner était donc possédé d'Amour quand il créait Brunnhilde, et, cet état d'âme, Mme Adiny le rend comme nulle certainement ne l'a rendu avant elle ; expressive dans ses attitudes, puissante par la plastique et par l'accent, n'usant point de violence ni par le geste ni par la voix.

Quand elle apparaît d'abord, lançant le cri de la *Walküre*, on dirait la Déesse de Rude hurlant la victoire aux peuples qu'elle entraîne à la Mort. Puis, devant le Père, soumise et tendre, s'absorbe contemplative de la puissance qui l'engendra. Puis encore, elle revient, conduisant son cheval Grane par la bride, inexorable et solennelle : elle ignore la passion humaine, et, impassible, elle appelle Siegmund au *Walhalla* : « Siegmund, sieh, auf mich ! » Mais, bientôt, aimante jusqu'à la douleur, héroïque jusqu'au sacrifice, femme enfin, elle brave le Père et la Destinée pour sauver ceux que l'Amour visite. Et elle, qui tout à l'heure dans une simple inclination de tête, se montrait toute la soumission, elle brave les plus terribles colères, les plus effroyables châtements pour accomplir son œuvre d'abnégation, de tendresse et de pardon. Elle sera passion jusqu'au bout dans l'embrasement de Wotan, dans le regard dernier qu'elle adresse au Père, ce regard ineffable chez Wagner—regards qui se pénétrant, qui s'interrogent, se répondent et se fondent. Brunnhilde ne sera plus révolte, délire, égarement que pour réclamer, que pour exiger un châtement digne d'elle.

Mme Adiny a été cela ; elle a vécu cela. Brunnhilde est ainsi, évocation des temps où Méléagre pleurait Héloïde. « L'amour a fait d'Héloïde l'âme de son âme. » Mme Adiny a

fait de Brunnhilde la chair de sa chair. Elle est dans ces trois mots : « La sobriété, l'énergie, le rythme. »

VIENNE. M. Leonecavallo étant venu traiter avec la direction de l'Hofo-pertheater pour les représentations de ses ouvrages, *Bohème* et les *Médicis*, a été invité à un grand dîner offert en son honneur et auquel assistaient les principaux journalistes et critiques viennois. Le correspondant du *Hambürger Nachrichten* porta un toast au jeune maître italien, comme représentant de la ville de Hambourg qui « s'honore d'être la première à jouer la *Bohème* en allemand. » Ici, à l'Opéra impérial, la dernière œuvre de Leonecavallo est fixée au 19 novembre.

— Le concours musical, ouvert à l'occasion du 1000^e anniversaire de la fondation du royaume hongrois, 1896, n'a pas été brillant.

L'empereur avait donné 13,000 francs destinés à récompenser les œuvres vraiment dignes d'attention ; mais devant la médiocrité de l'ensemble, le jury a décidé de ne point accorder le prix de 2,000 florins pour la composition d'opéra. Toutefois le prix de symphonie (1,000 fl.) a été décerné à M. E. Dohnanyi ainsi que le prix de 500 florins pour ouverture d'orchestre ; à M. Béla Szabados est échu le prix de 500 florins pour quatuor à cordes, enfin M. Horwath, auteur de la meilleure sonate de piano, obtint 300 florins.

BERLIN.—Le *Berliner Tagblatt* dit qu'il y a déjà 200 concerts d'organisés pour la prochaine saison d'hiver.

Lettre d'Allemagne.—Pour ses débuts de chef d'orchestre au Residenz Theater de Munich, M. Erdmannslercher vient de diriger l'opéra d'Auber : *la Part du Diable*, qui n'avait pas été reprise depuis sept ans. Le succès a été très grand et très mérité, car la direction avait fait des décors neufs et de nouveaux costumes à la mode de Ferdinand VI d'Espagne.

—Le jour anniversaire de la mort de Richard Wagner, M. Kain de Munich a donné un concert dont la recette est destinée au monument que l'on veut ériger au maître de Bayreuth. Le programme était intéressant et comprenait, en dehors de fragments d'œuvres wagnériennes la *Dante Symphonie* de Liszt et des compositions du chef d'orchestre Stavenhagen. Le comité du monument projeté s'est montré satisfait au-delà de toute attente.

—A propos de Wagner, j'apprends que M. Kieuzl, le compositeur de *l'Homme de l'Eglogue*, vient de mettre en musique une poésie du célèbre maître allemand, poésie écrite en 1840, intitulée *le Retour de Bonaparte*, et glorifiant Napoléon I^{er}.

—On annonce comme prochain un cycle Wagner, à Dresde.

—Une dame de Leipzig, demeurée inconnue jusqu'ici, vient de commander au sculpteur Werner Stein, une statue de Robert Schumann qui sera érigée sur une place de la ville.

—M. de Schoen, grand maréchal de la cour, vient d'être nommé surintendant général des théâtres de Cobourg-Gotha.

—L'Intendance du Théâtre-impérial de Munich a organisé une série de représentations qui auront lieu dans l'ordre suivant : *Idoménée*, le 1^{er} et 17 août ; *l'Enlèvement au sérail*, les 14,

18 août et 8 septembre ; les *Noces de Figaro*, les 7, 21 août et 1^{er} septembre *Don Juan*, les 24, 20 août et 4 septembre ; *Cosi fan tutte*, les 11, 25 et 11 septembre.

—Le deuxième concert des chanteurs cana-aura lieu à Berlin les 12 et 13 août.

Le chœur comprendra environ cent soixante voix des sociétés chorales de Berlin, Toronto, Hamilton, Montréal et New-Hambourg, sous la direction de A. Boettger, de Berlin.

BAYREUTH.—Le festival musical de Bayreuth a commencé le 20 juillet, par la représentation de *Parsifal*. Parmi les assistants on remarquait le roi et la reine de Wurtemberg, la princesse héritière de Wolmar et l'archiduc Ludwig-Victor.

Herr Anton Seidl dirigeait l'orchestre. On a vivement applaudi Herr Parron, dans *Amfortas* ; Herr Grengg, dans *Gurnemany* ; Herr Gruening, dans *Parsifal* ; Frau Brema, dans *Kundry* et Herr Plank, dans *Kluge*. A la fin de l'audience on a levé de nouveau le rideau pour acclamer Wagner.

LES DISPARUS

—M. Robert Kemp, plus connu sous le nom de « Père Kemp » le fondateur des « Oldes Folkes Concerts », dont le nom est connu des deux côtés de l'océan, est mort récemment. Depuis cinq ans il était paralysé.

—Carl Mikuli, pianiste, élève de Chopin, est mort le 21 mai à Lemborg, en Gallicie. Il s'était fait connaître en Autriche par une belle édition révisée des œuvres de Chopin.

—Adolphe David, un musicien plein de talent, mélodiste exquis, harmoniste très personnel, est mort, à l'âge de cinquante-cinq ans, sans avoir jamais connu le succès que ses compositions lui avaient cependant bien mérité.

—Félix Godefroid, le célèbre harpiste compositeur, vient de mourir presque subitement en sa villa de Villers-sur-Mer (France).

Il était né en 1818 à Namur. A l'âge de douze ans il était admis au Conservatoire de Paris ; à dix-neuf ans il composait la *Danse des Sylphes* demeurée fameuse. Sur nommé à juste titre le « Paganini » de la harpe, Félix Godefroid laisse une grande quantité de productions charmantes.

—On annonce de Vichy la mort de M. Laffont, directeur de l'Opéra de Nice.

M. Laffont, qui était âgé de soixante-trois ans et qui, il y a trois semaines, était arrivé à Vichy dans un état de santé déjà très alarmant, a succombé dimanche 11 juillet à deux heures de l'après-midi.

—Nous avons le regret d'annoncer la mort de Mme Jacquard, la veuve de l'éminent violoncelliste, elle-même pianiste de beaucoup de talent.

NOTES COMMERCIALES

Par une circulaire réécrite, MM. Herrburger-Schwander et Fils, font part que M. Herrburger, père, quitte de nom la nouvelle société tout en continuant à donner ses soins à la maison. M. G. Saint-Chaffray devient l'associé de M. Herrburger, fils, avec la nouvelle raison sociale Herrburger et Cie.

Bernard & Fils, marchands de pianos et de musique de Québec, viennent de déposer leur bilan. Passif, \$2,895, actif, \$1,300.

M. Bernard faisait autrefois partie de la maison Bernard & Allaire, ensuite Bernard, Fils & Cie, puis finalement Bernard & Fils.

Monsieur Martin

J'ai pour voisin, dans le Midi, un charmant homme, d'un esprit indépendant et original. Gentilhomme verrier, il a depuis longtemps laissé s'éteindre les fourneaux de ses aïeux. Il vit seul. Il chasse. Il élève des jacinthes. C'est un sage.

Il connaît les hommes, et il les fréquente le moins possible. Son vieux castel, dont la façade est flanquée de deux tours rondes, tourne symboliquement le dos à la grande route, et préfère regarder les hautes murailles du Saint-Hippolyte, d'où croulent des avalanches de lierre.

Il y a quelques années, pris d'un accès de misanthropie, mon voisin partit subitement, sans dire où il allait.

Il me contait cet hiver, les pieds sur les laudiers, comment, dans cette excursion, il avait fait la rencontre d'un de nos plus célèbres contemporains.

Donc il avait fui vers le Sud bien entendu. Il s'était embarqué pour Alger, sous le pseudonyme de "M. Henry", car son nom était très connu dans les Bouches-du-Rhône, et Alger n'est guère que la banlieue de Marseille.

À peine sur le quai africain, sa valise confiée à un jeune Arabe, il s'était, à grands pas, éloigné de la ville, marchant vers Pointe-Pescade.

Bientôt les villas blanches à terrasses, parmi les pins d'Alep et les arbousiers, se font plus rares, il atteint une région moins civilisée.

À un tournant du chemin qui domine la mer, il aperçoit, au milieu d'un jardin, étreint par deux faux poivriers, à demi enfouci dans les lauriers-roses, un café mauresque abandonné. Aucune demeure proche, sinon une petite maison mitoyenne.

D'après un écriteau à demi pourri, qui se balance au tronc d'un eucalyptus, c'est à la petite maison qu'il faut s'adresser pour la location de cet étrange abri.

M. Henry sonne. La propriétaire paraît, une grosse femme, avenante, veuve d'un lieutenant qu'elle a dans sa tendresse posthume, promu colonel. Le prix qu'elle demande est modeste. M. Henry retourne à Alger, achète un mobilier de bambou, un piano, et, avant le coucher du soleil il est installé.

Il a remarqué que la maison de sa propriétaire a une porte et une fenêtre qui donnent sur le jardin de son nouveau logis. Il fait ajouter à l'acte de location que cette porte et cette fenêtre resteront toujours fermées.

M. Henry va donc pouvoir goûter à l'aise les délices de la solitude.

Il les goûte, du moins pendant quarante-huit heures.

Il a revêtu un costume arabe, infiniment plus commode que le vêtement européen, et qui sied à son profil accentué.

Il s'accoude longuement à la petite terrasse de briques, sous un figuier gigantesque, et regarde, par-dessus la haie d'agaves et de cactus, le golfe qui miroite à travers les branches grises des vieux oliviers.

Le matin du troisième jour, M. Henry fume une pipe d'Orient sous un bosquet d'orangers. Tout à coup il pâlit.

En face de lui la fenêtre interdite s'ouvre brusquement.

Au-dessus d'une chemise russe apparaît une tête ébouriffée. Barbe inculte; nez crochu; petits yeux myopes, très vifs, très intelligents.

L'étranger entonne à pleine voix l'air de *Guillaume Tell* :

O Mathilde ! . . .

Apercevant une vague forme blanche qui gesticule, le chanteur s'interrompt et coiffe son nez d'une binocle :

— Tiens ! s'écrie-t-il, un Bédouin ! Agréez mes excuses. Est-ce que mon chant vous gêne ?

— Monsieur, répond le Bédouin, veuillez fermer cette fenêtre ! Il est stipulé dans mon bail qu'elle ne doit jamais s'ouvrir ! Jamais ! Je ne suis pas venu ici pour entendre votre musique !

Et, avec un geste impérieux, celui d'Abd-el-Kader dans un tableau d'Horace Vernet :

— Fermez la fenêtre. Vous m'avez compris ?

— Parfaitement, répond l'étranger avec une grande politesse. Vous parlez un arabe très pur.

Il salue et, souriant avec sympathie, referme la fenêtre.

Presque aussitôt une clef grince dans une serrure. C'est la porte condamnée qui s'ouvre.

Réapparition sur le seuil du chanteur, toujours en bras de chemise, toujours souriant, toujours très poli :

— Monsieur votre caractère est insupportable. Le mien aussi d'ailleurs. Mais votre figure me plaît beaucoup.

— La vôtre m'est fort désagréable. Je vous prie de vous retirer, réplique M. Henry.

L'intrus salue et fait un pas en arrière :

— Monsieur, vous me plaisez de plus en plus. Malgré votre répugnance à voisiner, je tiens beaucoup à faire votre connaissance.

Il tendait la main à l'Arabe farouche. L'Arabe farouche enfonçait les siennes sous son burnous.

Ce geste parut amuser le visiteur. Il reprenait, impassible :

— Vous n'avez pas une tête à rester ainsi tout seul. Avant trois jours, nous serons intimes. Vous êtes un faux Bédouin, monsieur, vous êtes un homme du monde ; un homme du monde furieux, mais un homme du monde — et ma toilette est absolument incorrecte. Je vais m'habiller, et je reviens.

— Je vous en dispense !

L'étranger sourit, salue et disparaît.

Au comble de l'énerverment, le locataire du café mauresque arpente son jardinet, tournant comme un tigre en cage. Comment pourra-t-il se débarrasser de cet importun, de ce moustique, de ce vampire ? Par voie d'huissier ?... En l'étranglant ?... Non... Il préfère abandonner la place. Il va se procurer un âne, un véhicule quelconque, faire enlever son mobilier de bambou et son piano et s'enfoncer au hasard vers le Centre africain.

M. Henry vient de s'arrêter à cette résolution, quand il se retrouve en face de son bourreau, cette fois très correctement vêtu, brandissant dans sa main droite un gant de Suède :

— Monsieur, après mon insistance presque indiscrette, je dois au moins vous dire qui je suis. J'ai l'honneur de vous présenter M. Martin.

— Martin qui ?

— Martin tout court.

— Soit. Cela m'est d'ailleurs parfaitement égal. J'aurai un âne dans une demi-heure.

— Maintenant, dit le visiteur, sans chercher à pénétrer le sens de cette réplique, puis-je demander à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Peu vous importe...

M. Henry, tournant brusquement le dos, rentra chez lui et se mit à entasser fébrilement dans son sac ses objets de toilette.

Le voisin, sous le grand figuier, était saisi d'un accès subit d'hilarité. Il se frottait les mains :

— Mais ça me va, ça me va ! Vous êtes un homme charmant... Bravo !

Et, pénétrant derrière sa victime dans la salle de l'ex-café :

— C'est très joli chez vous.

— Vous trouvez ?

— Je trouve. Tiens... Un piano...

Il exécute, avec un doigt : "J'ai du bon tabac..."

— Vous êtes musicien ? demanda-t-il à son hôte.

Celui-ci ne répond que par un rugissement.

Tout à coup M. Martin promène avec autorité ses doigts sur le clavier, et improvise une marche funèbre, fouettée çà et là, en arpèges piqués, d'éclats de rire ironiques. L'Arabe rébarbatif écoute, stupéfait et ravi — car il a le culte de la musique.

Après les derniers accords, le voisin reprend son gant de Suède, et se lève ;

— Monsieur, ceci est la marche funèbre de notre intimité, morte en sa fleur. Je me retire. C'est l'heure de mon déjeuner. Ne me reconduisez pas.

Il resourit, resalue et s'éloigne.

M. Henry n'achève pas son sac. Il reste perplexe. Après tout, ce voisin imprévu est un original — ce qui n'est pas pour lui déplaire — et, de plus, un excellent musicien.

Reviendra-t-il ?

Il ne reparait pas. Tout le jour la porte et la fenêtre restent closes, conformément au bail.

M. Henry se couche, non sans quelques regrets. Pendant la nuit, ses regrets se changent en remords.

Le lendemain il entend derrière la fenêtre fermée, M. Martin qui, tout en procédant à sa toilette, fredonne :

O Mathilde ! . . .

C'est décidément son air favori quand il se débarbouille.

M. Henry attaque la partie du baryton :

Je sais lire dans son cœur !

Après l'ensemble, la fenêtre s'ouvre :

— Monsieur, dit Arnold à Guillaume

Tell, votre voix est médiocre, mais vous avez le sentiment de la mesure. Je vois avec plaisir que vous êtes de meilleure humeur ce matin. Voulez-vous que nous déjeunions ensemble ?

—A condition que ce soit chez moi, répond M. Henry. J'ai des torts à réparer.

Une heure après, les deux voisins ne pouvaient plus se quitter.

—Ainsi, vous vous appelez Martin ? dit Henry au dessert. C'est un nom d'ours.

—C'est vrai. Il vous conviendrait beaucoup mieux. Mais vous semblez apprivoisé, et nous allons être heureux, loin du vulgaire, sous la raison sociale Henry-Martin.

Ils furent heureux en effet, sans chercher à percer leur incognito réciproque, mais s'étant l'un à l'autre juré avec solennité de se protéger mutuellement contre les importuns.

Ils récoltaient des cyclamens ; ils pêchaient des bouillabaisse du haut d'un rocher : surtout ils faisaient de la musique.

Plusieurs fois ils allèrent jusqu'à Alger visiter les cafés arabes. Pour ces excursions, M. Martin, avec une verve inépuisable, imaginait les déguisements les plus cocasses et les plus variés. Il notait avec passion les mélodées indigènes, en mode mineur, dont la plupart se traînent sur une mesure à cinq temps, employée par Gounod dans la chanson de Magali, et par Boieldieu dans l'*allegro* de la cavatine : *Viens, gentille dame !*

* * *

Un matin, tandis qu'au piano M. Martin, *con furia*, exécutait un morceau hérissé des difficultés les plus ardues, il vit tout à coup son ami pâlir, et, les yeux vers la petite grille du jardin, mettre un doigt sur ses lèvres, puis s'enfuir.

M. Martin coiffa son nez d'aigle de son pince-nez, et regarda à son tour.

Une berline à deux chevaux s'était arrêtée sur la route. Un général en petite tenue en descendait :

—Attends-moi, Geneviève, dit-il. Je suis sûr qu'il est ici.

On entrevoyait dans la berline une ombrelle blanche. M. Martin frissonna. Est-lui qu'on venait relancer ?

Mais déjà le général passant la grille, avait franchi, en trois enjambées, la petite allée de lauriers-roses :

—Joli talent, monsieur.

—Oh ! bien modeste...

—Ma fille vient de vous entendre, et elle s'y connaît, répliqua le général avec autorité. Mais ce n'est pas la question. Où est mon neveu ?

M. Martin respira.

—Il est ici, j'en suis sûr.

—Pardon, dit avec urbanité M. Martin, mais à moins que vous ne soyez mon oncle ?...

—Je n'aime pas beaucoup les plaisanteries. Est-ce que vous êtes chez vous ici ?

—Non, général. Je suis chez un ami.

—Ah ! Ah ! Vous voyez bien...

—Que vois-je ?

—Je suis le général d'Avanteyr, et c'est ici qu'habite mon neveu, Paul d'Avanteyr.

—Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Paul d'Avanteyr.

—Vous l'affirmez, monsieur..... ? J'ignore votre nom.

—Général, cet interrogatoire... J'aime mieux le dire tout de suite : je suis innocent, et je m'appelle Martin.

—Eh bien, monsieur Martin, je sais ce que vous dites. On m'a écrit de Marseille.....

—On peut recevoir des renseignements inexacts, même de Marseille.

—Enfin, puis-je savoir quel est le locataire de cette bicoque ?

—Le locataire de cette villa, répondit M. Martin avec dignité, s'appelle monsieur Henry.

—Parfait. C'est lui ! C'est ce que l'on m'apprend. Il se cache sous un simple prénom. Allons, où est-il, cet animal ? Je veux l'embrasser.

—Et moi aussi, ajouta gaiement, sur le seuil, en repliant son ombrelle, une très jolie jeune fille blonde. Oh ! inutile de nier, monsieur... J'ai parfaitement reconnu mon cousin, avant-hier, dans une rue d'Alger. On l'a suivi jusqu'ici. Il était avec un vieux marchand de dattes.

M. Martin ne crut pas devoir avouer que le vieux marchand de dattes, c'était lui-même.

Mlle Geneviève fit, en quelques mots, le portrait de Paul d'Avanteyr. Ce doute n'était plus possible.

—Général.... Mademoiselle.... C'est lui sans doute. Vous voulez l'embrasser. Mais il est absent.... Il le regrettera.

M. Martin s'inclinait galamment devant la jeune fille.

—Il est absent, grommela le général... Il rentrera.

—Sans doute.

—Nous l'attendrons, si vous le permettez.

—Comment donc..... Où diable est passé mon farouche ami ? se demandait monsieur Martin.

—Si j'osais, dit la jeune fille, je prierais monsieur de faire un peu de musique. N'est-ce pas quelque chose de Saint-Saëns que vous avez joué tout à l'heure ?

—Croyez-vous ?

La fille du général sourit.

—Mademoiselle, je sais par monsieur votre père que vous êtes excellente musicienne, et c'est moi qui vous demanderai.....

—Oh ! je ne me ferai pas prier.

La jeune fille joue une phrase de la *Princesse Jaune* :

Là, sur les ondes irisées.....

—Vous connaissez ? demande-t-elle.

—Je cherche.

Mlle Geneviève continue et, aux dernières mesures, elle plaque deux ou trois accords faux, les yeux fixés sur M. Martin.

Celui-ci bondit tout à coup, et, debout devant le piano, restitue aussitôt le texte exact.

—Vous vous souvenez donc ?

—C'est-à-dire... Je suppose... l'accord n'était pas juste.....

Le général, qui commençait à s'impatienter, donne tout à coup le signal du départ.

—Monsieur, quand mon neveu rentrera, veuillez lui faire savoir que, s'il ne vient pas ce soir dîner avec nous, nous le maudissons.

Puis, comprenant qu'il avait été vil à son entrée :

—Si vous étiez assez aimable pour l'accompagner, monsieur ?

Il cherchait le nom.

—Papa, dit gaiement Mlle Geneviève, demande donc à monsieur s'il est très sûr de s'appeler Martin.

—Qu'est-ce que cela veut dire ?

—C'est que, ajouta-t-elle en se retournant déjà sur le marchepied de la voiture, j'ai été deux ans à Paris, cher maître, et nous habitons le quartier de la Madeleine.

Le général, sans comprendre, monta près de sa fille. La voiture partit, laissant M. Martin visiblement inquiet.

Celui-ci rentra, traversa le café arabe, et sur la terrasse du fond, aperçut M. Henry à quatre pattes sous un tamaris.

—Ils sont partis ? demanda-t-il.

—Oui.

—Merci.... dit le neveu en se relevant.

—J'ai fait de mon mieux, mon cher d'Avanteyr. Mais pourquoi cette obstination à vous cacher ?

—Au diable mon oncle ! Je ne le croyais pas à Alger. J'entends vivre à ma guise.

—Votre cousine est charmante.

—Geneviève épouse dans un mois un officier de marine. Et puis, quand on veut être tranquille, les femmes.....

—C'est bien mon opinion.

—Merci encore, et à charge de revanche.....

* * *

Quelques jours s'écoulaient sans événement. L'oncle était furieux, sans doute, mais ne revenait pas. Et M. Martin, que Mlle Geneviève et l'évocation de la Madeleine avaient rendu soucieux, se rassérénait.

Il avait bientôt repris toute sa gaieté et, de concert avec son camarade, l'étude des rythmes arabes, qui le hantaient. Un beau matin, il s'avisait de se vêtir en almée. Ses petites jambes perdues dans un vaste pantalon de soie rose, des colliers de sequins jusque dans la barbe, secouant un thor cerclé de cuivre, il retrouvait dans sa mémoire ou improvisait des mélodies que M. Henry notait au piano.

Dans le feu de ce travail, que M. Martin égayait de vagues entrechats, ils n'avaient pas entendu une nouvelle voiture s'arrêter sous l'eucalyptus.

Tous deux restèrent pétrifiés à l'apparition d'une vénérable tête d'ecclésiastique, à longue barbe blanche, coiffée d'un large chapeau noir, où s'enroulait une ganse violette.

—L'archevêque ! s'écria M. Henry.

L'almée s'était enveloppée prestement dans son voile :

—C'est moi qu'on cherche, dit-elle tout bas à Henry. Sauvez-moi !

Et elle disparaissait dans le jardin du fond, vers la terrasse.

Paul d'Avanteyr portait, ce matin-là, le costume européen.

—Monsieur, lui dit le visiteur d'une voix douce, après la sortie de l'almée, je suis l'archevêque métropolitain d'Alger, et je cherche M. Camille Saint-Saëns.

—Ce n'est pas moi, Monseigneur.

L'archevêque sourit.

— On m'a prévenu. Je sais à quoi m'en tenir. Je connais votre désir de solitude. Il me faut de graves raisons pour venir vous troubler. Des raisons bien urgentes. Les pauvres d'Alger vous attendent monsieur.

— Ils m'attendent ?

M. Henry avança un fauteuil.

— Je m'explique en deux mots, car le temps presse. J'avais reçu de mon vénérable ami, le curé de la Madeleine, une dépêche ainsi conçue : "Saint-Saëns disparu. Doit être à Alger." Un peu imprudemment, je l'avoue, je fis annoncer que vous prêteriez votre concours à un concert de charité dans notre cathédrale. La nouvelle fut reçue avec enthousiasme. Tous les billets sont placés. Mais jugez du désespoir des dames patronnesses et du mien. Impossible de vous découvrir. Par bonheur, un avis providentiel vient de me révéler votre retraite : j'accours vous offrir toutes mes excuses, et faire appel à votre cœur généreux, songez que le concert a lieu.....

L'archevêque hésita un instant.

— Dans une heure.

— Dans une heure !

— Vous ne refuserez pas de prendre place dans ma voiture. Dieu vous bénira, cher maître. Votre nom nous a valu douze mille francs, et la misère est grande.

— Vous exigez que je sois Camille Saint-Saëns ?

— Oh ! dit l'archevêque d'un ton de reproche amical, n'insistez pas.

— Vous l'avez voulu. Vous me permettez de passer une redingote ?

— Sans doute. D'ailleurs, je ne redoute pas une évasion. Toutes les issues sont gardées. Vous êtes prisonnier..... de la Charité.

M. Henri se précipite vers la terrasse. Il y trouve son camarade un peu ému, d'autant qu'en s'enfuyant il a perdu son binocle.

Entendant un bruit de pas, M. Martin avait saisi une jarre de grès pour se donner une contenance, et pris, sous le figuier, une pose plastique :

— Ah ! c'est vous mon cher Henry, dit-il à mi-voix. J'esquissais un tableau vivant : " Dansense à la cruche, vue de dos. " J'ai tout entendu. Votre cousine m'a trahi. Oui, Je suis Saint-Saëns... Je ne le suis que trop. Impossible de fuir par la petite porte... Elle est fermée. Je ne puis me présenter à l'archevêque dans ce costume... Quel scandale ! Mais les pauvres s'est sacré. Puisqu'il vous prend pour moi, allez, je vous en conjure...

— Mais...

— Allez, et ne nous inquiétez pas. J'arriverai à temps à la cathédrale.

* * *

Une heure après, dans la sacristie, M. Henry, congratulé par l'archevêque, ne savait quelle contenance prendre. Il tenait obstinément les yeux fixés vers la porte, Saint-Saëns n'arrivait pas.

Le suisse s'avancait avec sa hallebarde :

— On va vous conduire aux orgues.

— Oh ! Rien ne presse...

Mais, dit tout à coup Monseigneur, j'aurais encore une faveur à solliciter. Si vous consentiez à faire la quête vous-même, quelle recette pour nos malheureux !

— Volontiers, balbutia M. Henry.

— Vous n'avez certainement pu faire choix d'une quêteuse ?

— Mais si... si... répondit le prétendu Saint-Saëns, qui ne cherchait qu'à gagner du temps. Je vais la prévenir.

L'archevêque eut un léger frisson ; qui pouvait être cette quêteuse ? L'armée peut-être... Avec ces artistes, il faut s'attendre à tout.

— C'est que, dit-il, je ne prévoyais pas... Et j'avais désigné une jeune personne...

— Comme vous voudrez, Monseigneur.

Le clergé s'avancait pour conduire le prélat sous le dais qui lui était préparé.

Le suisse faisait respectueusement signe à M. Henry de le suivre. Celui-ci aurait voulu être à cent pieds sous terre. Il était bon musicien, mais n'avait jamais touché un clavier d'orgue, et son anxiété était telle qu'il ne parvenait à retrouver dans sa mémoire que la *Valse des Roses*.

— J'aperçois votre quêteuse, dit l'archevêque.

La fille du général entra dans la sacristie.

— Chère enfant... Voici le maestro, qui veut bien...

— Mon cousin ! s'écria Mlle Geneviève.

— M. Saint-Saëns est votre cousin ?

— Non, Monseigneur. Mon cousin Paul d'Avanteyr que je vous demande la permission de vous présenter.

— Mais alors... mais Saint-Saëns !... La cathédrale est pleine... Que m'avez-vous dit, mon enfant ?

D'un geste, l'archevêque arrêta son clergé qui se mettait en marche vers le chœur et se laissa choir dans un fauteuil. Quel coup de foudre !

— Je vous avais prévenu, Monseigneur, murmurait M. Henry.

A ce moment, un tonnerre d'harmonie éclata sous la nef. Les orgues s'éveillaient...

— C'est lui, s'écrièrent en trio la cousine, le cousin et l'archevêque.

* * *

Personne n'a oublié à Alger le colossal succès de ce concert de charité. Trois jours après, les deux amis qui avaient pris en cachette le premier paquebot, se séparaient sur le quai de Marseille.

Paul d'Avanteyr retournait à ses jacinthes.

— Venez donc me revoir l'an prochain, lui dit Saint-Saëns.

— Où cela ?

— Quelque part où nous serons peut-être plus tranquilles... Aux îles Canaries.

PIERRE ELZÉAR.

La Beauté des Mélodies Grégoriennes

Sous ce titre, nous lisons dans la *Musica Sacra*, de Belgique, les impressions de M. l'abbé Battlogg, rédacteur d'une revue musicale, à une répétition de la Schola de Beuron.

Nombreux sont ceux qui ont eu l'occasion d'entendre et d'admirer l'exécution du plain-chant traditionnel dans l'église abbatiale de Beuron. Mais il est douteux qu'ils en aient pu goûter toutes les beautés et qu'ils en aient subi la puissante et bienfaisante influence.

En effet, les parties les plus déliées de la mélodie, comme les pauses et les divers nouemes d'expression, se déforment en se répétant sous les voûtes de la vaste église : seuls les contours sont perçus distinctement. D'ailleurs, parmi les auditeurs, il en est peu auxquels l'air chanté soit familier. S'intéressant à peine à une musique presque inconnue, ils ne lui prêtent qu'une attention distraite, et perdent ainsi de nombreux détails d'exécution soigneusement préparés et très finement rendus par la Schola. Ainsi, les mille détails qui font d'un tableau un chef-d'œuvre de premier ordre, échappent à la masse des visiteurs, et ne sont justement appréciés que par les vrais connaisseurs.

D'ordinaire, le public n'est pas admis aux répétitions particulières des moines. On fit exception pour nous et nous eûmes l'avantage d'entendre les moines dans un local restreint où les moindres nuances étaient saisies. Ce fut pour nous une révélation.

Nous ne savions ce qu'il fallait le plus admirer, ou la richesse incomparable des mélodies grégoriennes, ou l'étonnante culture et la merveilleuse dextérité des voix qui, surnaturalisées en quelque sorte, détaillaient les groupes avec une telle délicatesse et une telle expression que nous étions littéralement charmé et subjugué.

Ainsi rendus, les groupes seraient-ils donc trop étendus et trop nombreux ? Non, mille fois non : ce serait dénaturer et appauvrir la mélodie que d'en retrancher un seul. Pour se faire une idée et porter un jugement en cette matière, il ne suffit pas de lire : il faut entendre.

Nous comprenons maintenant la vérité de cette parole souvent répétée : " Il faut aller à Beuron pour entendre de la mélodie. " Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que les moines, dans leur modestie, n'aient qu'entr'ouvert ce palais enchanteur de la mélodie. Il eût fallu enlever les portes et nous permettre d'en scruter tous les recoins.

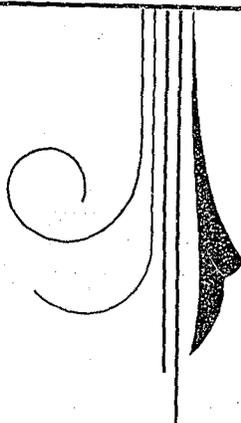
Qu'il est beau, ce domaine de la mélodie ! On admire avec raison l'enlacement harmonieux des voix chez Palestrina ; l'art merveilleux de l'harmonie dans le *De profundis* de Rolland de Lassus ; les miracles de contrepoint dans le *Requiem* du maître mystique, de Vittoria, que personne n'a surpassé. On célèbre les grandes œuvres instrumentales de nos classiques modernes. " Eh bien ! ces chefs-d'œuvre ne sont pas supérieurs aux modestes cantilènes de saint Grégoire ! "

Il est vrai, celles-ci nous apparaissent nues, privées de l'accompagnement instrumental ou vocal que notre époque et nos habitudes nous ont accoutumés à regarder comme essentiel : mais faisons abstraction de l'harmonie simul-tanée, ne considérons que l'art mélodique, et nous verrons que " toute autre musique est pauvre, comparée à l'art grégorien ! "

Comment l'Église, qui n'a rien plus à cœur que la beauté de la maison de Dieu, ne garderait-elle pas avec un soin jaloux un trésor précieux qu'elle a elle-même amassé ? Aussi revendique-t-elle ce chant comme le sien propre, son chant officiel...

Pendant ma vie, j'ai entendu de la musique de toutes les formes, de tous les styles et de toutes les écoles ; jamais je n'ai rien entendu de comparable à celle de Beuron. Jamais la mélodie ne s'est manifesté à moi si clairement dans sa nature et dans son développement. C'était une mélodie dans toute sa perfection. Je me trompe ; ce n'était pas " une " mélodie, mais " la " mélodie, dans le sens propre et exclusif du mot. Empreinte d'une beauté quasi surhumaine, développée avec un art infini, marquée, enfin, du sceau des grands siècles, elle produisit sur moi une impression toute nouvelle, intense et profonde.

L'EOLIEN...



EST un instrument musical du plus haut mérite artistique, ainsi qu'en font preuve les attestations données par les sommités musicales du monde entier, et les artistes qui ont examiné et acheté l'EOLIEN.

L'EOLIEN est devenu l'instrument fashionable dans toutes les classes de la société en Europe comme en Amérique. L'EOLIEN est acheté par les personnes qui ont un goût musical très développé mais qui n'ont pas le temps de pratiquer les morceaux difficiles. Il n'y a que les personnes qui aiment la bonne musique qui l'achètent.



Prix: de \$225 à \$775

CATALOGUES ILLUSTRES
EXPEDIES SUR DEMANDE.

Une personne qui n'a jamais joué d'aucun instrument, mais qui possède un peu de sens musical, peut, dans quelques jours, exécuter sur l'EOLIEN les œuvres les plus difficiles. Le répertoire comprend déjà une dizaine de mille morceaux de tous genres.

Acheteurs Eminents :

Sa Sainteté le PAPE LEON XIII.
Sa Majesté la REINE VICTORIA.
Sa Majesté la REINE MARIE-CHRISTINE d'Espagne.
Son Altesse Impériale
GRAND DUC ALEXANDRE MICHAELOVITCH.
PORFIRIO DIAZ, Président du Mexique.
RAFAEL NUNEZ, Président des Etats de Colombie.
Le Gouverneur Général EMILIO CALLEJA, de Cuba.
GROVER CLEVELAND, Ex-Président des Etats-Unis.

ARTISTES CELEBRES :

GALVE, SCALCHI, MELBA, NORDICA,
SEIDL, ARDITI, SARASATE, ISAYE,
PADEREWSKI, De RESZKE, CAMPANINI.

LA COMPAGNIE EOLIENNE

18 west 23rd Street, NEW YORK

L'EOLIEN est en vente aux salles de la Compagnie de Pianos Pratte, Montreal, où les visiteurs, acheteurs ou non, seront reçus avec courtoisie, et pourront examiner l'instrument à leur aise. :: :: ::

CONCERT GRATIS TOUT LES SAMEDIS A 3hrs P.M.

Fondée en 1876.

LA COMPAGNIE DE PIANOS PRATTE

(Ancienne Maison L. E. N. PRATTE)

Capital: - - \$200.000.

FACTEUR DU

PIANO PRATTE

Le favori des artistes. Le Piano le plus solide et le seul pouvant résister aux températures extrêmes . . . Trois différentes grandeurs. Grande variété de dessins de caisses et de bois rares. Catalogue illustré et souvenirs d'artistes expédiés franco

En dépôt les instruments des manufactures suivantes :

PIANOS.

- Hazelton Bros., de New-York.
- Kranich & Bach, de New-York.
- Mason & Hamlin, de Boston.
- Dominion, de Bowmanville, O.
- Berlin, de Berlin, O.

A la place des Pianos neufs de qualité inférieure de toutes sortes de noms inconnus et de fantaisie que nous ne voulons pas vendre, vous trouverez toujours dans nos magasins pour le même prix, et même à meilleur marché, des Pianos d'occasion de bonnes marques qui donneront infiniment plus de satisfaction.

ORGUES D'ÉGLISE.

- Vocalion, à un et deux claviers et pédalier.
- Mason & Hamlin, de Boston, à un et deux claviers et pédalier.
- Dominion, de Bowmanville, O., à un et deux claviers et pédalier.
- Berlin, de Berlin, Ont.
- Harmonium-Orgue, à clavier transpositeur.

ORGUES DE SALON.

- Mason & Hamlin, dans 75 modèles différents.
- Dominion, dans 75 modèles différents.
- Berlin, dans 25 modèles différents.

ORGUE D'ÉTUDE.

A deux claviers et pédalier complet. De \$150 à \$300.

EOLIEN.

Répertoire de 10,000 morceaux. Dans 7 modèles. De \$225 à \$750. Orgue Princesse, à \$90, jouant la même musique que l'Eolien.

HORLOGES MUSICALES,

Symphonion, de \$25 à \$175. Horloges pour corniches et horloges "grand père," sonnant les heures et les 1/2 heures et jouant un air toutes les heures. Changements d'airs à volonté.

BOITES MUSICALES,

Symphonion à remontoir, dans les plus nouveaux modèles, de \$7 à \$400, jouant un nombre d'airs illimité.

CITHARES,

Symphonion. Un enfant peut apprendre à en jouer dans une heure. Imité la harpe Éolienne. Surtout le soir à la campagne l'effet est charmant. Prix : \$10 et \$12.

Le plus GRAND ASSORTIMENT en CANADA.

Ayant vendu des instruments aux musiciens les plus difficiles et à la clientèle la plus choisie, nous sommes en mesure de vous satisfaire, et vous prions de ne pas acheter ailleurs avant de visiter notre établissement ou de demander nos catalogues illustrés. Que vous demeuriez à 1000 milles de Montréal, ou à 10 nous pouvons nous entendre aussi bien. Instruments de toutes sortes pris en échange.

Termes faciles de paiement. Un seul prix et le plus bas. Catalogues illustrés expédiés sur demande. Pas d'Agents. Veuillez vous adresser directement à nos magasins afin de ne pas être trompés et d'acheter à meilleur marché.

MAGASINS :

1676 Rue Notre-Dame, - MONTRÉAL.

LISTE MENSUELLE DES

Pianos d'Occasion

Les Pianos suivants pris en échange pour des PIANOS PRATTE, ont tous été réparés. Plusieurs sont comme neufs, d'autres valent moins, cependant le PRIX de chacun a été REDUIT de manière à ce que ce soit pour l'acheteur une BONNE OCCASION. La plupart sont supérieurs comme qualité à une foule de Pianos neufs communs . . .

PIANOS CARRÉS

Hallet & Davis	de Boston, 7 1/2 octaves, 3 cordes, caisse bois de rose, pieds sculptés, en parfaite condition, 4 coins ronds, payable \$15 comptant et \$6 par mois	\$200
Dunham	de New-York, même description que le précédent et aux mêmes conditions	\$200
Heintzman	7 1/2 octaves, pieds sculptés, comme neuf, payable, \$15 comptant et \$6 par mois	\$175
Bradbury	de New-York, 7 octaves 4 coins ronds, caisse en bois de rose très riche, en parfaite condition, payable \$15 comptant et \$6 par mois	\$175
Emerson	de Boston, 7 octaves, 4 coins ronds, pieds sculptés, caisse riche en bois de rose, en parfaite condition, payable \$15 comptant et \$6 par mois	\$160
Stevenson	7 1/2 octaves, pieds sculptés, 4 coins ronds, caisse très riche, en excellente condition, payable \$15 comptant et \$6 par mois	\$160
Schuetze & Ludolf	de New-York, 7 octaves, pieds sculptés, en excellente condition, payable \$15 comptant et \$6 par mois	\$160
Goldsmith	de New-York, 7 1/2 octaves, 4 coins ronds, pieds sculptés, caisse en bois de rose très riche, en bonne condition, payable \$10 comptant et \$5 par mois	\$150
U. S. Piano Co.,	de New-York, 7 1/2 octaves, pieds sculptés, caisse noire, en très bonne condition, payable \$10 comptant et \$5 par mois	\$150
Schuetze & Ludolf	de New-York, 7 octaves, pieds sculptés, caisse en bois de rose riche, en très bonne condition, payable \$10 comptant et \$5 par mois	\$150
Stevenson	7 octaves, pieds sculptés, en bonne condition, payable \$10 comptant et \$5 par mois	\$140
Schuetze & Ludolf	de New-York, 7 octaves, caisse en bois de rose, en bonne condition, payable \$10 comptant et \$5 par mois	\$125
Laurent & Laforee	de Montréal, 7 octaves, pieds sculptés, en bonne condition, payable \$10 comptant et \$5 par mois	\$115
Manner	de New-York, 7 1/2 octaves, pieds sculptés, payable \$10 comptant et \$5 par mois	\$100
Schiedmayer	7 oct. En bois de rose, pieds octogones, bien réparé, payable \$10 comptant et \$4 par mois	\$85

ORGUES

Doherty	2 claviers et pédalier de 30 notes, tuyaux de montre, 18 jeux, 23 registres, comme neuf	\$250
Rowe	7 octaves, 4 jeux, comme neuf, à exactement l'apparence d'un piano droit	\$110
Thomas	6 octaves, 4 jeux, 10 registres, comme neuf, caisse de fantaisie avec miroir	\$90
Doherty	5 jeux, 12 registres, très belle caisse, comme neuf	\$85
Smith	5 octaves, 6 jeux, 10 registres, caisse haute, son puissant, en bonne condition	\$75
Doherty	5 octaves, 5 jeux, 10 registres, jolie caisse haute, en excellente condition	\$60
New England	4 jeux, 7 registres, belle caisse, en parfaite condition	\$55
Bell	5 jeux, 6 registres	\$40

Conditions faciles de paiement. Escompte libéral au comptant.

Chacun des instruments ci-dessus sera repris en échange et au même prix, dans l'espace de deux ans, accidents exceptés. Au cas où vous désireriez vous procurer un de ces instruments, ne tardez pas. Si vous demeurez à la campagne, écrivez nous, nous vous enverrons l'instrument que vous avez choisi, et s'il n'est pas tel qu'indiqué, ou ne vous donne pas satisfaction, vous pourrez nous le renvoyer à nos frais. Nous faisons ce genre d'affaires depuis plus de vingt ans et jusqu'ici nous avons toujours contenté notre clientèle.

LA CIE DE PIANOS PRATTE.
MONTREAL.

L'ART MUSICAL

MAISON FONDÉE EN 1852.

CHAS. LAVALLEE

Successeur de A. Lavalée

35 COTE ST-LAMBERT
MONTREAL.

Importateur d'Instruments de Musique
DE TOUTE ESPÈCE

Agent pour les Instruments de Fanfare

Des célèbres maisons de T. Besson & Co., Londres,
Ang. et de Pélissou Guinot & Cie, de Lyon, France.

ET AUSSI POUR LES CÉLÈBRES

Mandolines et Guitare Américaines

De la maison T. Bruno & Fils, de New-York.

Réparations de toutes sortes exécutées à bref délai.
Violons de dames et d'artistes faits à ordre.
Bonnes Mandolines Américaines garanties sous tout
rapport pour \$1.25. Mandolines à 12 cordes.

MAISON FONDÉE EN 1879

CASAVANT FRERES

FACTEURS D'ORGUES

— ST-HYACINTHE, P.Q.

Orgues à Transmission Electrique, Pneuma-
tique ou Tubulaire, Soufflerie Elec-
trique et Hydraulique.

RÉFÉRENCES : Orgues de N. D. de Montréal, (Le plus
grand du Canada) Cathédrale de Montréal, Cathé-
drale d'Ottawa, Cathédrale de St Hyacinthe, N. D. de
St-Hyacinthe, St-Joseph d'Ottawa, St-Patrice, Mont-
réal, Ste-Anne de Beauport St-Georges, Montréal.

Orgues d'occasion à vendre à bonne composition.

Annuaire International
des Marchands de Musique

Marchands de Musique, Éditeurs Manufac-
turers, Accordeurs de Pianos, Directeurs
d'Orchestre, devraient envoyer de suite le
nom exact de leur maison ou de leur société,
et leur adresse.

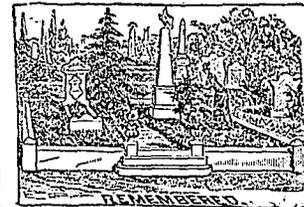
A L'ANNUAIRE INTERNATIONAL, qui
contiendra les noms de tous les marchands de
gros et de détail, de tous les importateurs et
manufacturiers d'instruments de musique de
l'hémisphère occidentale, soit, tous les pays du
sud, du centre, et du nord de l'Amérique, le
Mexique, les Antilles, l'Australasie, également
les régions de l'Afrique Australe, des Indes
Anglaises, des Iles Orientales, de la Chine et
du Japon.

--PRIX--

Cartonné . . . \$2 50 . . . (13 francs).
Relié toile . . . 3 00 . . . (15 fr. 50).
Relié cuir . . . 5 00 . . . (25 francs).
Ajouter 25 cents (1 fr. 25) pour le port.
A moins d'ordre contraire et de réception du
port à l'avance, les envois se feront par express.

On demande des agents dans
toutes les grandes villes du
monde.

THE PRESTO CO.,
324 Dearborn St., Chicago, Ill.



Bureaux et
Ateliers :

COTE-DES-
NEIGES
MONTREAL.

Propriétaire
des Carrières de
Granits rouges,
roses et gris.

J. BRUNET Manufacturier et Importateur
de Granits pour la construction
en général et la fourniture des Cinétières.
Gros et Détail. Estimations fournies sur demande
COTE-DES-NEIGES, MONTREAL.
Tel. Bell 1081. Correspondance gratuite avec Montréal.

Belles Photographies. Belles Photographies.

VOULEZ-VOUS AVOIR DE BEAUX PORTRAITS A BON MARCHÉ

ALLEZ CHEZ

CHARLES .. DESAUTELS

ARTISTE PHOTOGRAPHE

1662 Rue Notre-Dame, - - MONTREAL.

LA VOUS SEREZ CERTAIN D'AVOIR DE BEL OUVRAGE GARANTI SOUS TOUTS RAPPORTS

Spécialités : Peinture a l'Huile, Aquarelle, Pastel, Crayon.

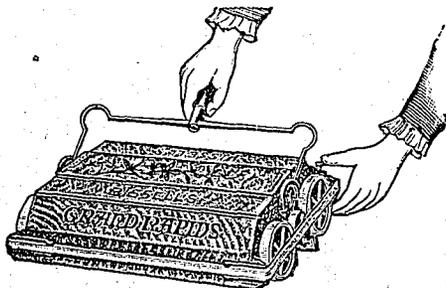
Nota Bene.—Prix spéciaux pour les Institutions Religieuses.

Balais à Tapis

Nouveaux patrons. \$2.50, \$3.00, \$3.50

SECHOIRS A RIDEAUX, se ployant

Prix \$3.50, \$4.00, etc., etc.



CHEZ

L. J. A. SURVEYER

6 Rue Saint-Laurent, - MONTREAL.

Nouveaux procédés Américains pour Plombage de Dents



En Porcelaine et en Verre.

Plus résistant que le ciment, imi-
tant parfaitement la dent.

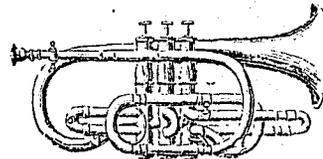
Nouveau métal pour palais, extra
léger. Nouveau procédé pour
plomber et extraire les dents sans
douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S., 7 Rue St-Laurent, Montréal.

EDMOND HARDY

Editeur et Importateur de
Musique et d'Instruments

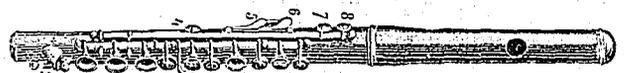
FOURNISSEUR
DES
PENSIONNATS
ET MAISONS
D'EDUCATION
CATHOLIQUES



MUSIQUE
VOCALE ET
INSTRU-
MENTALE.
MUSIQUE
RELIGIEUSE.

Seul Agent au Canada pour la célèbre maison d'instruments
de fanfare et d'harmonie de

C. MAHILLON
DE BRUXELLES



VIOLONS, MANDOLINES, GUITARES, Etc.

La Maison se charge de la réparation d'instruments de tous genres.
Cordes Harmoniques pour tous les instruments. :: :: :: :: :: :: :: :: :: :: :: ::

Toute personne, ayant besoin d'instruments ou de
morceaux de musique, est moralement obligée
d'aller visiter le magasin de M. E. Hardy, où
elle est certaine de trouver ce qu'elle cherche.

No 1676, rue Notre-Dame, MONTREAL

♦ ♦ LE ♦ ♦

Piano



Pratte

... APPRÉCIÉ PAR LES ...

ARTISTES PARISIENS

M. ROMAIN BUSSINE

Officier d'Académie, Professeur au Conservatoire
National de Musique de Paris.

Paris, Mars, 1897.

*Je suis encore sous l'impression que m'a causée l'audition du piano du
facteur Pratte, et je suis heureux de vous le dire. Sa pureté, l'égalité de son
sont vraiment parfaites. Sa délicatesse du mécanisme ajoute encore à ces pré-
cieuses qualités.*

On ne peut trouver un meilleur instrument.

(Signé),

ROMAIN BUSSINE.

M. VICTOR STAUB

Pianiste, Premier Prix du Conservatoire National de Musique de Paris
1888, Premier Prix du Concours International de Berlin, 1895.

Paris, 4 Février, 1897.

*Vous me demandez de vous donner mon avis sur le piano de la Maison
Pratte que vous avez chez vous.*

*Je le trouve excellent en tous points. C'est un véritable piano d'artiste,
sur lequel on peut jouer avec la plus grande facilité tout ce que l'on veut. Les
traits les plus difficiles se font avec la plus grande facilité; quant à la qualité
de son, elle est délicieuse. C'est un piano qu'on peut vraiment faire chanter.*

C'est une des meilleures marques que je connaisse.

(Signé),

VICTOR STAUB.

LA COMPAGNIE DE PIANOS PRATTE

FACTEUR DU PIANO PRATTE

No. 1676 Rue Notre-Dame, - Montréal.

NOTA.—La maison Pratte n'ayant pas de dépôts ni de succursales en Canada, prière de s'adresser directement à ses magasins.